

SÉMINAIRE INTERSÉMIOTIQUE DE PARIS

Les Modèles Sémiotiques

(MODÈLE, MODÉLISATION ET SCHÉMATISATION ;
MODÈLES ET MÉTALANGAGE ;
MÉTA-DISOURS ET SÉMIOTIQUE IMMANENTE)

2000-2001

Le Séminaire Intersémiotique a conduit successivement, ces dernières années, deux grands programmes de recherche :

- * l'un, partant de la *praxis énonciative*, a abouti aux travaux sur la dimension rhétorique du discours, et plus particulièrement à l'étude des *tensions discursives* ;

- * l'autre, partant des "*modes du sensible*", a permis d'ébaucher une sémiotique du corps, en passant par l'étude des ordres sensoriels et des synesthésies, et susceptible de se prolonger en une sémiotique des objets, via l'étude des prothèses.

Ces programmes ont été traversés par de grandes problématiques, qu'on peut simplement rappeler :

- * le *discours en acte* : en complément d'une sémiotique du discours-énoncé achevé, la plupart des courants sémiotiques s'intéressent aujourd'hui à l'énonciation "vivante" et présente ;

- * la *tensivité* : dans la perspective d'une sémiotique du continu et du graduel, l'hypothèse d'une "structure tensive" est avancée, pour rendre compte de l'émergence des valeurs à partir du sensible ;

- * l'*iconicité* : du point de vue du discours en acte, l'émergence et la stabilisation des figures (et pas seulement des systèmes de valeurs qui les prennent en charge) devient une question centrale, à laquelle répond en partie le modèle de l'iconicité, et qui se prolonge par une réflexion sur la *syntaxe figurative* ;

- * la mise en œuvre d'une *syntaxe figurative* repose elle aussi sur une sémiotique du corps, en ce sens que la stabilisation des figures, tout comme leurs transformations, obéissent à un principe d'"incarnation", qui nous semble nécessaire à la conversion des "choses" perçues en "actants" et "acteurs" du discours.

Il semblerait qu'une "pause théorique" (comme on dit une "pause descriptive" en narratologie) soit aujourd'hui nécessaire. En effet, d'un côté, la théorie, ses modèles et ses exigences, n'est pas en vogue dans les sciences humaines d'aujourd'hui, obnubilées par la positivité des "faits" : ce serait en soi une raison suffisante pour s'en occuper ; d'un autre côté, au cours des années passées, la sémiotique a produit de nouveaux modèles, remanié les anciens, recherché des alternatives, et il paraît souhaitable aujourd'hui de faire le point : évaluer leur valeur opératoire, définir leur domaine de validité, apprécier leur capacité à rendre compte des nouvelles problématiques, etc.

Mais, par ailleurs, cette réflexion sur les modèles ne peut éviter de reposer la question de leur statut en sémiotique, et, plus généralement, de celui du métalangage. Or, la simple consultation des deux volumes du *Dictionnaire Raisoné de la Théorie du Langage* montre que dès les années soixante-dix, plusieurs questions revenaient avec insistance, formant l'ébauche

d'un programme de recherches, qui n'a jamais été vraiment pris en charge (à l'exception du point de vue de Hjelmslev, soigneusement établi et commenté par Sémir Badir, dans *Hjelmslev*, Paris, Belles Lettres, 2000), et qui est toujours d'actualité.

Un "modèle" était défini dans le DRTL1 comme une construction abstraite et hypothétique, destinée à représenter des phénomènes ; le texte de Greimas et Courtés commence même par l'évocation des modèles comme "objets d'imitation" et comme "simulacres" (les modèles comme "artefacts"). Mais, dans le DRTL2, Jean Petitot affirme que, pour être "*conforme aux choses mêmes*", un modèle doit être mathématisé (ou au moins, mathématisable) ; ailleurs, et notamment dans *La quête du sens*, Jean-Claude Coquet s'est élevé contre une sémiotique conçue comme un ensemble de "simulacres". Il faut dire que, chez Greimas lui-même, la notion de simulacre semble avoir progressivement glissé des modèles théoriques, définis comme des représentations construites, vers les sémiotiques-objets elles-mêmes, conçues comme émanant du "théâtre d'ombre" de notre vie quotidienne. Ne serait-ce que pour dissiper les malentendus, cette question doit être reprise.

En outre, dans une perspective herméneutique, le statut des modèles sémiotiques est toujours problématique : peut-on dire, comme le suggère DRTL 1, qu'ils se substituent à l'intuition ? Ou qu'ils lui donnent forme et la configurent ? Ou enfin qu'ils l'outrepassent ? Mais aussi : comment apprécier leur conformité aux sémiotiques-objets, si nous ne pouvons connaître ces sémiotiques-objets que par l'intermédiaire des modèles ou de l'intuition ? Le caractère externe ou interne des modèles, par rapport aux discours, est donc une autre question à traiter.

Enfin, concernant le métalangage, DRTL1 & 2 posent plusieurs questions qui, une fois réunies, dessinent les contours d'un véritable programme de recherches : (1) l'existence d'une multitude d'expressions métalinguistiques dans les langues naturelles débouche-t-elle sur un métalangage cohérent ? Sur une véritable "sémiotique" ? (DRTL 1) ; (2) on reconnaît aux langues naturelles la possibilité de fournir un métalangage pour les autres sémiotiques, mais ces sémiotiques elles-mêmes sont-elles en mesure de développer leur propre métalangage ? (DRTL1) ; (3) si le "métalangage" est composé à la fois d'un "méta-système" et en d'un "méta-processus", comme le suggère Michel Arrivé (DRTL 2), peut-on envisager d'un côté une "métalangue" et, de l'autre, un "méta-discours".

Du côté de la dimension méta-discursive, il semblerait que toute activité énonciative implique des "décrochages", des "déhisces", entre plans, niveaux ou strates : au moins virtuellement, le discours fait donc la place à la possibilité d'un méta-discours interne (immanent), engendré par l'activité énonciative elle-même. On parvient ainsi, plus généralement, à la question des "métalangages non scientifiques" : y a-t-il une méta-sémiotique non scientifique consistante dans les discours ? Quels rapports entretiennent avec les modèles sémiotiques "construits" ces "sémiotiques" immanentes qui prennent forme dans les discours eux-mêmes ?

En d'autres termes, la "praxis énonciative" produit-elle ses propres modèles ? Et ces modèles ont-ils quelque rapport avec les modèles théoriques des langages de description "scientifiques" ?

Il n'est pas interdit de penser que le programme de recherches qui pourrait se dessiner à partir de ces questions conduise à une exploration plus systématique de l' *empiricité* de la sémiotique, et, notamment, rende possible un meilleur contrôle de l' *adéquation* des modèles, eu égard aux objets qu'ils décrivent ; en effet, la tendance dominante des vingt dernières années était plutôt orientée vers la cohérence théorique des modèles entre eux, sous le contrôle du parcours génératif, que vers le contrôle d'adéquation.

1. Métalangage

- 1.1. Métalangage, métalangue, méta-discours
- 1.2. Médiation et connexion méta-linguistique
- 1.3. Semi-symbolisme et modélisation interne
- 1.4. Artificialité et externalité du métalangage

MÉTALANGAGE, MÉTA-LANGUE, MÉTA-DISCOURS

Le DRTL (1) cite Tarski : avec la notion de métalangage, on cherche à *distinguer nettement la langue dont on parle de la langue que nous parlons*

“La langue *dont on parle*” implique une relation entre deux niveaux de discours (c’est l’extériorité du métalangage).

“La langue *que nous parlons*” n’implique qu’un seul niveau de discours (c’est l’intériorité de l’usage).

Mais, dans le DRTL 1, on passe immédiatement et sans coup férir de “langue” (chez Tarski) à “langage”. Le niveau de discours “méta” ne concerne donc plus seulement le *système* virtuel dont il est fait usage dans les discours, (la “langue”), mais l’ensemble de ce qui résulte de la fonction sémiotique, la réunion d’un plan de l’expression et d’un plan du contenu (le “langage”).

Dans le DRTL 2, Michel Arrivé prolonge cette extension et la commente, en proposant de distinguer deux dimensions du métalangage :

- * la *métalangue* (le discours sur le système de la langue)
- * le *méta-discours* (le discours sur le procès)

Dans une perspective hjelmslevienne, tout comme le langage comprend à la fois un système et un procès, le métalangage devrait comprendre une métalangue et un méta-discours. Pourtant la méta-langue ne peut pas être un discours sur la langue : elle est tout au plus un schéma qui est une condition de possibilité du méta-discours, comme usage. Il en va de même dans la perspective du discours en acte et de la praxis énonciative, puisqu’il est question de comprendre à la fois quelles sont les règles de constitution des énonciations concrètes et du procès discursifs (l’usage), tout aussi bien que celles de la langue et du niveau dit “sémio-narratif” (le schéma), en sémiotique : l’ensemble est pris en charge par le méta-discours (à ne pas confondre avec la méta-sémiotique au sens de Hjelmslev), dont le “schéma” sémio-narratif est la condition de possibilité. D’un autre côté, le méta-discours n’est qu’un discours comme les autres, dont le référent est un autre discours.

CONNECTIONS MÉTALINGUISTIQUES

Les deux facettes de la fonction métalinguistique

La fonction métalinguistique se manifeste dans le discours par un ensemble d'expressions qui "signalent" le changement de niveau dans l'énonciation et l'apparition de segments de commentaire, de glose ou d'explicitation du "code" ou de l'"usage" en cours.¹

Dans la fonction métalinguistique, nous distinguerons par ailleurs deux choses :

- 1) le dédoublement des énoncés, mis en parallèle et en équivalence ;
- 2) les connections qui, dans le discours, signalent que ces équivalences doivent être lues comme des gloses métalinguistiques.

Si on convient du fait que de telles gloses, ou commentaires, portant sur le "code", sur le "système" ou sur l'"usage" et les univers d'assomption subjectifs, appartiennent à un autre plan d'énonciation que celui du discours de premier degré (dans un rapport énonciation-commentaire / énonciation commentée), ces deux dimensions de la fonction linguistique relèvent

- (1) des opérations de *paraphrase*, internes à tout discours,²
- (2) des opérations de débrayage / embrayage entre plans d'énonciation.

Mais, dans le cas de l'activité métalinguistique, ces deux types d'opérations générales sont ainsi spécifiées :

- (1) Les opérations de *paraphrase* entre segments de discours, tout en étant prises en charge sur un autre plan d'énonciation, sont soit assumées par la même instance actantielle d'énonciation (on parlera alors de métalangage *réflexif*), soit assumées par une autre instance énonciative (on parlera alors de métalangage *transitif*). Si on se réfère à

¹ On distinguera ici deux types de connecteurs :

- 1) ceux qui, comme "même", "mais" et "pourtant", par exemple, signalent une opération énonciative et l'activation d'échelles évaluatives ou de topoï, sans pour autant renvoyer au système de la langue, et surtout sans "objectiver" ces éléments d'interprétation sous forme de schéma généralisable : dans ce cas, la connexion méta-linguistique reste dans l'aire des effets de subjectivité (individuelle ou collective) ;
- 2) ceux qui, comme "autrement dit", "en d'autres termes", "c'est-à-dire", "je voulais dire que", "ce qui signifie", etc., actualisent un système sous-jacent, et, réflexivement, invoquent un modèle sous-jacent, dont ils simulent au moins l'"objectivation".

Même si cette répartition est, dans les faits, parfois discutable et imparfaitement confirmée, le fond du problème demeure, et en particulier la distinction entre "effets de subjectivité" et "objectivité de la modélisation".

² Catherine Fuchs, dans *Paraphrase et énonciation* (Paris, Ophrys, 1995), distingue deux types de paraphrases, du point de vue de l'activité de reformulation discursive : la paraphrase "imitative" et la paraphrase "explicative", selon qu'elle fournit un équivalent ou des éléments d'informations ayant valeur d'explication en contexte. Nous y reviendrons.

une instance d'énonciation homogène et unique, alors *la plupart* des expressions métalinguistiques des langues naturelles relèvent du type "réflexif", et manifestent dans leur propre sémantisme que, même s'il y a déhiscence entre plans d'énonciations, l'énoncé proposé en équivalence est toujours assumé par la même instance ; en revanche, si on postule dans toute activité énonciative une *polyphonie*, alors toute activité métalinguistique porte sur l'énonciation d'une autre instance, et *la plupart* des expressions métalinguistiques relèvent alors du type "transitif".

(2) Les opérations *d'embrayage et de débrayage* ne manifestent par conséquent pas obligatoirement une délégation énonciative complète et objectivante, mais, plus généralement, un contrôle et une négociation de l'activité métalinguistique, sur la dimension énonciative proprement dite, voire entre différentes instances énonciatives.

DRTL 1 pose à cet égard la question suivante :

La réunion de toutes les expressions métalinguistiques constituerait-elle un métalangage?

La réponse à cette question pourrait être :

1) L'ensemble des expressions métalinguistiques en usage dans les différents discours ne forment pas une "métalangue", mais une classe de connecteurs entre la langue comme système virtuel et la langue en action (la parole), entre le système virtuel d'un côté, et l'usage en cours, l'occurrence concrète du discours, de l'autre.

2) En revanche, la question reste ouverte pour l'ensemble des paraphrases proposées en équivalence, et connectées par les précédentes expressions : il est clair que l'enjeu de la recherche en cours est d'identifier et d'évaluer la capacité des discours à produire des représentations métalinguistiques de leur propre système, et nous faisons l'hypothèse que cette *dimension paraphrastique* est le lieu même de la *modélisation interne* des discours.

3) Globalement, la réunion des classes de connecteurs et des ensembles paraphrastiques forment une *chaîne de médiations*, une dimension intermédiaire du discours, entre, d'une part le discours-énoncé (le produit réalisé de l'activité de langage, de la praxis énonciative) et, d'autre part, le schéma énonciatif (le produit potentialisé de l'activité de langage, de la praxis énonciative). La tension entre le réalisable et le réalisé désigne le lieu de la modélisation.

La syntaxe des connexions

Les connecteurs métalinguistiques opèrent de la manière suivante :

1) Ils instaurent une relation anaphorique et cataphorique (ils *rappellent* l'énoncé

paraphrasé, et ils *annoncent* l'énoncé paraphrastique) entre deux ou plusieurs segments du discours.³

2) Ils hiérarchisent les deux types de segments (segments de gauche et segments de droite dans une sémiotique linéaire), en introduisant entre eux soit une relation *transitive* orientée d'explication et de commentaire, soit une relation *réflexive*, d'ostension et d'analogie.

3) Ils modalisent implicitement ou explicitement de manière contrastive les deux types de segments :

* soit par une modalisation *factuelle* (il y a ce qu'on veut, ce qu'on sait, ce qu'on peut, ce qu'on doit ou ce qu'on croit dire)

* soit par une modalisation *épistémique* ou *aléthique* : la paraphrase se présente alors comme une recherche de la figure ou de la formulation la plus adéquate à une représentation sous-jacente, telle qu'elle s'est approximativement exprimée dans le premier segment ; dans ce cas, on peut attribuer à cette représentation sous-jacente et à son expression immédiate le statut d'une *hypothèse* et d'une *question*, et, aux reformulations ultérieures, celui d'une *conséquence* ou d'une *réponse*.

Quelques remarques sur ce point :

1) Le *différentiel modal*, par exemple entre "pouvoir dire" et "vouloir dire", entre "vouloir dire" et "savoir dire", ou encore entre "dire hypothétique" et "dire plausible", introduit dans le discours une *tension* entre des figures et des chaînes d'expressions concurrentes. Ce régime de conflit ou de concurrence entre grandeurs discursives, en vue de la manifestation, relève en général de la *dimension rhétorique du discours*, et son traitement pourra obéir au principe de la "séquence rhétorique canonique" (*confrontation, domination, résolution*).

³ On peut distinguer à cet égard trois stratégies différentes :

* soit une stratégie de stricte équivalence (connexion phorique *symétrique*) :
[segment 1] connecteur [segment 2]

* soit une stratégie d'unification (connexion phorique *synthétique*) :
[segments 1, 2, ...n] connecteur [segment i]

* soit enfin une stratégie de démultiplication (connexion phorique *analytique*) :
[segment i] connecteur [segments 1, 2, ...n]

NB : L'arbre de choix est le suivant :

*connexion phorique : *symétrique* / *non symétrique*

* connexion non symétrique : *synthétique* / *analytique*

2) Même si les différentes formulations concurrentes sont strictement équivalentes ou convergentes, le différentiel modal qui les distingue suffit à installer un conflit tensif entre elles. Par conséquent, ce n'est pas proprement la différence sémantique entre les segments concurrents qui est ici, comme dans la plupart des figures de rhétorique, pertinente, mais la nature modale de leur connexion : autant dire que ces tensions ne sont pertinentes que du point de vue de l'énonciation, et non du discours-énoncé.

L'activité métalinguistique convertit par conséquent des équivalences paraphrastiques du discours-énoncé en tensions énonciatives conflictuelles ; d'où, justement, le rôle de ces connexions métalinguistiques dans les *négociations* qui permettent de réguler les interactions communicatives, dans la mesure où elles permettent des reformulations adaptées aux interlocuteurs, tout en modulant la force des assomptions.

3) Les deux opérations précédentes dégagent, par présupposition, un "contenu" indépendant de droit des différentes manifestations discursives en conflit, un contenu schématique, prototypique et potentiel, qui est *visé* par ces mêmes manifestations, et qui ne pourra être *saisi et stabilisé* que par un débrayage de la dimension métalinguistique. Par ailleurs, c'est l'existence d'un tel contenu schématique commun qui fonde la relation d'équivalence entre les segments, et qui produit localement un effet de *paradigmatisation* du discours. L'existence de ce "contenu" schématique commun désigne d'une autre manière le lieu de la *modélisation*. Il faudrait d'ailleurs préciser que le "contenu" est double par principe, chaque expression ayant son propre "contenu", mais que l'activité de "traduction" méta-linguistique présuppose un "schéma de contenu" commun aux deux.

4) Le double principe d'*équivalence* et de *tension* paraphrastiques implique une spécification des relations analogiques. Si on part de la formule générale des systèmes semi-symboliques, qui règle par principe toutes les équivalences produites par la praxis énonciative, à savoir :

$$a : x :: b : y,$$

il faut prévoir une réduction partielle du semi-symbolisme, en précisant :

$$[a \neq b] \& [x \approx y]$$

Cette précision traduit le clivage entre *tension* ($a \neq b$) et *équivalence* ($x \approx y$, renvoyant au "schéma" commun sous-jacent). A cette réserve près, les connexions métalinguistiques deviennent le révélateur d'un ensemble potentiel de régularités, dont témoignent les équivalences partielles, et qui ne peuvent appartenir qu'à une sorte de *système immanent*, distinct de (ou antérieur à) la méta-sémiotique scientifique. Toutes ces observations conduisent à une seule

conclusion : les connexions métalinguistiques actualisent dans le discours la place d'une modélisation interne.

LE PROBLÈME DU SEMI-SYMBOLISME

Le noyau de la modélisation interne

Le semi-symbolisme est tantôt désigné comme “système semi-symbolique”, tantôt comme “codage semi-symbolique”. Cette hésitation repose de fait sur une alternative entre, respectivement, une structure analogique achevée et stabilisée, et une opération propre au discours en acte: des codages semi-symboliques, qui participent des opérations énonciatives, sont à l'œuvre dans les discours concrets, et produisent des systèmes semi-symboliques, plus ou moins stables et plus ou moins conventionnels.⁴

On a vu que les connexions métalinguistiques imposaient localement de tels codages, sous réserve d'une modification de la formule canonique des systèmes semi-symboliques : le semi-symbolisme serait donc, localement, un des noyaux élémentaires de l'activité métalinguistique des discours concrets. D'autres types de connexions et de médiations peuvent être envisagés.

Les langages de connotation

Hjelmslev distingue dans les *Prolégomènes* (pp. 155-167) les *langages de dénotation*, les *langages de connotation* et les *métalangages*. La définition des langages de dénotation est simple:

Nous entendons par ce terme les langages dans lesquels aucun des deux plans n'est à lui seul un langage.

De là découle la définition des deux autres types :

Il nous reste à démontrer, par un dernier élargissement de notre perspective, qu'il existe aussi des langages dont le plan de l'expression est un langage et d'autres dont le plan du contenu est un langage. Nous appellerons les premiers langages de connotation, et les

⁴ La notion de “bricolage” chez Lévi-Strauss, et reprise par Jean-Marie Floch, qui en fait une des formes de la praxis énonciative, exprime très clairement le caractère “opératif”, et pas seulement systémique, des codages semi-symboliques. Par ailleurs, le fait même que des séquences entières du discours, et pas seulement des figures prises isolément, peuvent entrer dans des systèmes semi-symboliques, confirme le fait qu'il s'agit d'une propriété de la syntaxe discursive.

seconds métalangages.⁵

Mais ce n'est point tant la différence entre langages de connotations et métalangages qui intéresse Hjelmslev (et qui retiendra notre attention), mais bien *leur étrange parenté*. Car aussitôt cette distinction établie, à laquelle la vulgate sémiotique s'est en général arrêtée, Hjelmslev reprend la discussion, pour signaler tout d'abord que la distinction est bien fragile, et peu opératoire, en raison même de la relativité et de l'instabilité de la différence entre expression et contenu :

Comme le plan du contenu et le plan de l'expression ne se définissent que par opposition l'un par rapport à l'autre, il s'ensuit que les définitions proposées ici ne sont que des définitions réalistes provisoires auxquelles on ne peut même pas accorder de valeur opérationnelle.

Il remplacera la première distinction par une deuxième :

- 1) les sémiotiques connotatives traitent comme des invariants ce qui apparaît comme des variétés ou variations dans leurs sémiotiques-objet (les "connotateurs")
- 2) les méta-sémiotiques traitent comme des variantes ce qui apparaît comme des invariants dans leurs sémiotiques-objets (les "classes" méta-sémiotiques).

Sémir Badir propose alors de les situer respectivement aux deux pôles d'un axe graduel qui conduirait de la "particularisation" à la généralisation:

<i>particularisation</i>	_____	<i>généralisation</i>
(sémiotiques connotatives)		(méta-sémiotiques)

Hjelmslev ajoutera ultérieurement la distinction "scientifique / non scientifique". Il faut ici reprendre le détail de l'argumentation, qui est essentielle pour notre propos :

1) Partant du constat que tout texte est constitué du *mélange* de plusieurs systèmes hétérogènes, dont au moins un, pour les langages verbaux, est un système linguistique, il examine le statut de toutes ces "parties" de texte qui ne peuvent se réduire au système linguistique, et qu'il

⁵ C'est sur cette distinction que repose les deux fameuses formules de Barthes, dans les *Éléments de sémiologie* :

1) dans la connotation, l'ensemble du langage de dénotation (E1 et C1) devient le plan de l'expression du langage de connotation (E2), auquel s'associe un contenu connotatif (C2)

Connotation : [E2 / C2]

Dénotation : [E1/C1]

2) dans le métalangage, l'ensemble du langage de dénotation (E1 et C1), devient le plan du contenu (C2) du métalangage, en s'associant à un nouveau plan de l'expression (E2) :

Métalangage : [E2 / C2]

Dénotation : [E1/C1]

De fait, la conception de Hjelmslev, comme le signale Sémir Badir, n'est pas ici correctement transcrite, puisque 1) il ne parle pas de métalangage mais de *métasémiotique*, et 2) il accorde seulement le fait que dans le cas des sémiotiques connotatives, leur plan de l'expression est une sémiotique toute entière, alors que dans le cas des méta-sémiotiques, c'est leur plan du contenu qui est une sémiotique toute entière.

appelle les *connotateurs*.

2) Les ensembles de connotateurs se définissent à la fois par leur *solidarité interne* qui en fait des classes isolables (et, du point de vue du discours, des isotopies autonomes), et par une *solidarité externe* qui les relie aux classes de signes du système linguistique.⁶

Ayant donc renoncé à fonder la distinction entre langages de connotation et métalangage sur le fait que le langage de dénotation constitue respectivement leur expression ou leur contenu⁷, il introduit alors un autre critère : les langages de connotation sont des langages non scientifiques, et les métalangages des langages scientifiques ; comme ce qui fait la différence entre les deux est la présence ou l'absence d'*opérations* (p. 161), reportons-nous à la définition des opérations :

Nous définirons une opération comme une description en accord avec le principe d'empirisme, et une procédure comme une classe d'opérations à détermination réciproque. (p. 50)

Comme par ailleurs la description est définie comme une succession de divisions permettant de constituer des classes d'équivalences et des différences, on comprend mieux ce que signifie cette nouvelle distinction entre langages de connotation et métalangage : *les deux* produisent, à partir de la langue-objet, *des classes d'équivalences et des différences*, mais les premiers selon le seul principe de la "solidarité" entre parties (et dans une perspective de *particularisation des sémiotiques-objets*), et les seconds, selon le principe des opérations descriptives de division et d'articulation (et dans une perspective de *généralisation des sémiotiques-objets*). Si, par ailleurs, on se rappelle que la *déduction* et l'*induction* sont des sortes de *procédures*, on est en droit de considérer que :

- 1) Les langages de connotation constituent *des chaînes solidaires* dégageant, *sans opération explicite*, des réseaux d'analogies formant des classes d'équivalences, qui signalent le caractère *individuel ou particulier* d'une ou plusieurs énonciations.
- 2) Les métalangages constituent eux aussi des classes d'équivalences, mais *selon une procédure cognitive*, comprenant des modalisations épistémiques (propres à l'hypothèse,

⁶ Ils présentent en outre la propriété de ne point faire obstacle à la traductibilité entre deux classes de signes qui seraient solidaires de classes de connotateurs différents : cela implique notamment que la solidarité externe, entre, d'un côté, les ensembles de connotateurs et, de l'autre, les classes de signes, est fragile, et qu'en passant des uns aux autres, on change littéralement de niveau de pertinence, phénomène déjà observé à propos des connexions métalinguistiques. Comme le précise Hjelmslev :

Dans l'analyse du texte, les connotateurs apparaîtront donc comme des parties qui entrent dans des fonctions de telle sorte que ceux-ci seront susceptibles de substitution mutuelle quand ces parties seront éliminées.

⁷ La distinction entre langages de connotation et métalangage commence à vaciller quand parmi ces parties éliminables et non pertinentes du point de vue du système linguistique, Hjelmslev distingue :

- 1) les *signaux*, qui se rattachent toujours et sans ambiguïté à un seul des deux plans du langage ;
- 2) et les *connotateurs*, qui peuvent se rattacher à l'un, à l'autre ou aux deux plans du langage. (p. 159)

à l'induction et à la déduction), et qui mettent en évidence au contraire le caractère *général* des catégories ainsi dégagées.

Dès lors, la *méta-sémiotique scientifique* est une méta-sémiotique qui porte sur un méta-sémiotique (= une sémiotique-objet scientifique), et la *sémiologie* est une méta-sémiotique qui porte sur un langage de connotation (= une sémiotique-objet non scientifique).

Le point important, encore une fois, et qui n'a guère été exploité (à l'exception d'une mise au point théorique très précise de Sémir Badir), est l'*étrange parenté* entre les langages de connotation et les métalangages :

1) Ils n'y a pas de raison de penser qu'ils ne puissent pas également appartenir au texte analysé ; il faut attendre en effet le niveau des méta-sémiotiques scientifiques (à partir des sémiotiques-objets "à procédure") et des sémiologies (à partir des sémiotiques-objets "sans procédure") pour accéder clairement au hors-texte.

2) Ils diffèrent par la présence ou l'absence de procédures et de modalisations cognitives, ainsi que par leur orientation épistémologique (*particularisation* vs *généralisation*) : on est en droit de penser, par exemple, que cette différence est en partie homologue de celle que nous avons déjà repérée entre, d'une part, les simples systèmes semi-symboliques, et, d'autre part, les équivalences régies par des connecteurs métalinguistiques modalisants.

3) La distinction qui les oppose a toujours été utilisée dans une perspective typologique: si, au contraire, on veut bien s'intéresser à la formation des modèles à l'intérieur de l'activité énonciative, alors on peut considérer qu'il s'agit de deux étapes d'un même processus, et examiner les conditions de la conversion des langages de connotation (sans procédure et particularisants) en métalangages internes (avec procédures et généralisants), voire de la régression des seconds vers les premiers.

On fait donc ici l'hypothèse :

1) que les langages de connotations recueillent l'ensemble des régularités et des équivalences fournies localement par les systèmes semi-symboliques d'un discours concret (un discours quelconque développe un langage de connotations dès lors qu'il utilise la possibilité de coder la relation entre les figures qu'il utilise, sous forme de systèmes semi-symboliques ; on postule ici le fait que le semi-symbolisme permet d'échapper à la dénotation de quelque système que ce soit - c'est aussi le sens de la différence entre *saisie référentielle* et *saisie sémantique* chez Geninasca -.

2) que les langages de connotation peuvent être convertis en une dimension méta-sémiotique grâce à la modalisation cognitive (épistémique) et grâce à l'inversion de polarité (particulier / général).

3) que ces méta-sémiotiques internes sont à leur tour converties en métalangages externes,

indépendantes de la “méta-énonciation” et de la modalisation épistémique internes aux discours.

Méta-sémiotiques non-verbales

DRTL 1 fait observer que

la sémiotique, en tant que théorie de l'ensemble des systèmes de signification, ne peut que dépasser [le] cadre [des métalangages limités aux langues naturelles].

Mais A.J.G. poursuit en rappelant seulement, comme Saussure et comme Hjelmslev, que les langues naturelles peuvent fournir le métalangage de toutes les autres sémiotiques, et pas seulement de la leur propre ; il passe ensuite aux “méta-sémiotiques non scientifiques”, sans préciser si elles peuvent ne pas être verbales. Il en découle deux questions essentielles pour la suite de notre recherche :

- 1) Chaque sémiotique-objet, quelle qu'elle soit, peut-elle engendrer sa propre méta-sémiotique ?
- 2) Quels sont les croisements possibles entre les différentes sémiotiques-objets existantes et les différentes méta-sémiotiques non scientifiques potentielles ?

Quelques éléments de réponse :

1) Une thèse récente, celle de Stéfania Caliandro a montré la possibilité théorique et l'existence, historiquement attestée, de ce qu'elle appelle le “méta-visuel”, et dont il faut préciser tout de suite qu'il s'agit d'un métalangage visuel portant sur les sémiotiques-objets visuelles. Eu égard à l'hypothèse précédente, il faudrait nuancer cette réponse :

- * les codages semi-symboliques, ainsi que les langages de connotation fournissent un point de départ, généralisable à tous les langages, pour la constitution de méta-sémiotiques non scientifiques non verbales.
- * la difficulté tient à la possibilité, sujette à discussion, de la modalisation de ces langages de connotation, en vue de leur transformation en méta-sémiotiques scientifiques.

Caliandro, pour la peinture, mais aussi Metz, pour le cinéma, ont montré que les langages visuels disposent pourtant non seulement de langages de connotation, mais aussi de connecteurs méta-sémiotiques, qui permettent de dégager à l'intérieur même du discours pictural ou cinématographique, des énonciations réflexives et une dimension commentative. Il reste pourtant à démontrer comment cet ensemble (semi-symbolisme, langages de connotation, connecteurs méta-linguistiques) peut être converti en méta-sémiotique par *inversion de polarité*.

- * De même, comme les corrélations semi-symboliques et les langages de connotation

imposent une hétérogénéité (une non conformité) entre les deux plans du langage qu'ils constituent, rien n'empêche que cette hétérogénéité résulte de leur appartenance à deux types de sémiotiques-objets différents. Les langages syncrétiques (opéra, cinéma, etc.) sont un des cas où de telles corrélations méta-sémiotiques (hétéro-sémiotiques) se produisent en immanence, à l'intérieur d'un même discours.

NB : Le cas des écritures est particulièrement révélateur : relevant à la fois d'une sémiotique-objet visuelle et graphique, et d'une sémiotique-objet verbale, leur syncrétisme ne peut fonctionner que grâce à une modélisation réciproque de ces deux sémiotiques-objets, débouchant d'un côté sur une modélisation méta-linguistique de la sémiotique-objet verbale, et de l'autre, sur une réduction conventionnelle (idéographique et/ ou alphabétique, notamment) de la sémiotique visuelle.

* Plus généralement, les "discours à montage" pourraient se caractériser par le fait que le syncrétisme y est pris en charge par une activité énonciative *procédurale* et *explicite*, et que, par conséquent, il témoigne de l'émergence d'une méta-sémiotique scientifique. Là aussi, le problème à traiter est toujours l'inversion de polarité.

IL APPARAÎT DONC QU'UNE DES QUESTIONS LES PLUS URGENTES À TRAITER EST CELLE DE L'INVERSION DE POLARITÉ (PARTICULARISATION <-> GÉNÉRALISATION), QUI SEULE PEUT NOUS ASSURER LE CONTRÔLE DU PASSAGE DES SÉMIOTIQUES CONNOTATIVES AUX MÉTA-SÉMIOTIQUES

ARTIFICIALITÉ ET EXTÉRIORITÉ DU MÉTALANGAGE

La hiérarchie greimassienne

Dans DRTL 1, A.J.G. et J.C., s'appuyant sur l'héritage de Benveniste et la tradition de la grammaire comparée, insistent sur la nécessaire *transcendance* du métalangage :

- * pour leur être commun, le métalangage doit être *extérieur* aux langues naturelles qu'il décrit ;
- * s'il leur est extérieur, il n'est donc pas *naturel* (au sens où les dites langues le sont), et il est donc *artificiel* (d'où le thème récurrent chez Greimas du "simulacre")

Il en résulte que les universaux sont "communs, extérieurs et artificiels". Hjelmslev a lui aussi abordé ce point, en discutant le caractère "arbitraire" (mais "adéquat") du métalangage de description. Il faut tout de même remarquer que la transcendance, l'artificialité et la simulation

sont un peu rapidement extrapolés à partir de l'extériorité : il n'est pas si évident que cette dernière propriété entraîne *ipso facto* les premières. C'est pourtant sur cet argument que repose la trichotomie métalinguistique selon Greimas : niveau discursif / niveau méthodologique / niveau épistémologique.⁸

La réfutation lacanienne

La discussion sur la possibilité du métalangage, et surtout sur son caractère extérieur et artificiel, remonte au moins à Wittgenstein : on ne sort pas de la langue naturelle, ni du langage dans lequel on s'exprime, et la "fonction métalinguistique" n'est qu'un jeu de langage parmi d'autres, répondant à une forme de vie spécifique : cela ne suffit en aucune manière à justifier une quelconque transcendance ou extériorité du métalangage. Cette thèse repose sur le postulat que le langage est la limite du monde intelligible, et que, par conséquent on ne peut en sortir pour élaborer un métalangage.

Quant à la réfutation lacanienne, elle suppose au contraire que tout langage est métalangage (comme tout rapport serait sexuel), et que, par conséquent, il n'y aurait pas de métalangage distinct du langage. Dans DRTL 2, Michel Arrivé expose longuement la réfutation lacanienne (*Il n'y a pas de métalangage*), et conclut que, si on peut être certain que Lacan récuse la possibilité d'une *métalangue*, il n'en est pas de même pour le *méta-discours* :

Il n'y a pas de système de la méta-sémiotique distinct du système de la sémiotique-objet⁹.

La réfutation lacanienne, telle qu'elle est exposée par Arrivé, part du principe que le système de la langue est toujours commun à la sémiotique-objet et à la méta-sémiotique ; il n'y a rien de systémique dans la théorie qui ne soit déjà dans l'objet ; le système ne peut pas être traité comme "extérieur" et "transcendant" ; seul le discours métalinguistique peut se désolidariser de la sémiotique-objet ; du même coup, il n'y a pas d'artificialité du métalangage, puisqu'il partage au moins les mêmes modèles et le même système avec la sémiotique-objet.

Cela signifie entre autres que ce n'est pas parce que le discours qu'on tient *sur* une

⁸ Bien que cette hiérarchie prévoie un niveau discursif du métalangage (c'est-à-dire la possibilité d'une sorte de "théorie immanente", de méta-sémiotique interne aux discours eux-mêmes), cette possibilité n'a guère été explorée.

⁹ On peut remarquer qu'à cet égard, la position de Hjelmslev n'était pas très éloignée, car, ayant constaté que
si la méta-sémiologie devait fournir une description complète du langage de la sémiologie, elle en arriverait à répéter en grande partie les résultats mêmes de celle-ci.
il en conclut à la nécessité de spécifier, non plus théoriquement, mais pratiquement, le domaine propre à la méta-sémiologie, à savoir la *terminologie* spécifique de la sémiologie.

sémiotique-objet ne se confond pas avec le discours que l'on tient *dans* cette sémiotique-objet que le système (les modèles) que l'un exploite et que l'autre commente ne leur sont pas communs : on pourrait alors parler d'une appropriation participative : le discours métalinguistique s'approprie le système du discours commenté.

Mais la nécessité de fonder une possible construction du métalangage de description (ainsi que d'un contrôle et d'une cohérence de ce métalangage), qui autoriserait une réflexion conceptuelle non redondante avec la sémiotique-objet, a conduit A.J.G. à ajouter *une autre rupture épistémologique* à celles du saussurisme (rupture avec le référent, rupture avec la pensée et les approches "substantielles" du langage) : *la rupture entre la méta-sémiotique scientifique et la sémiotique-objet*. Mais, dans la perspective du discours en acte, cette rupture trouve une autre place, sous le contrôle de l'énonciation : il s'agit du *débrayage* qui, à partir des modèles "épilinguistiques", permet de passer aux modèles "méta-linguistiques ; dans cette perspective, la rupture épistémologique du métalangage est alors convertie en un problème sémiotique, dans l'analyse du fonctionnement interne des discours.

Ce problème pourrait être formulé comme celui de "l'externalisation des modèles".

Au fond, face à ceux qui contestent la possibilité même d'un métalangage externe, et face à ceux qui en défendent la nécessité, nous renvoyons les uns et les autres dos à dos en proposant d'examiner *la séquence sémiotique de l'externalisation des modèles*.

Cette question pourrait être l'un des axes forts du séminaire 2000-2001 :

EXAMINER LES CONDITIONS DISCURSIVES DE CE DÉBRAYAGE, CONDITIONS DU PASSAGE D'UNE MÉTA-SÉMIOTIQUE NON SCIENTIFIQUE, D'UN MÉTALANGAGE "INTERNE" ET "IMMANENT", À UNE MÉTA-SÉMIOTIQUE SCIENTIFIQUE, UN MÉTALANGAGE "EXTERNE", "TRANSCENDANT" ET "ARTIFICIEL".(A ajouter à l'autre axe identifié : l'inversion de polarité)

Sur cette problématique, se greffent toutes celles de l'évaluation des modèles, puisque la question de leur *cohérence* et de leur *adéquation* ne peut être clairement posée sans un examen attentif des relations qui les unissent d'un côté à un métalangage externe (où se construit la cohérence) et, de l'autre, au métalangage interne et aux sémiotiques connotatives (où se vérifie l'adéquation).

2. Modèles et modélisation

- 2.1. Les deux types de modèles
- 2.2. L'état théorique
- 2.3. Typologie des modélisations
- 2.2. Modélisation, tensions et inversion de polarité
- 2.4. Conditions d'une modélisation interne

LES DEUX TYPES DE MODÈLES

Le DRTL 1 part d'une définition "de bon sens" et traditionnelle des modèles, comme "objets d'imitation". Cette définition pourrait être examinée de plus près, notamment pour mieux comprendre ce qu'on appelle ici "imitation" :

* l'expression "imitation" présuppose-t-elle l'existence antérieure d'un premier objet ?

\$ Si oui, il faut alors rabattre la modélisation sur l'analogie, l'anaphore, la répétition.

\$ Sinon, on peut concevoir une imitation prospective, visant un objet non encore actualisé, et, dans ce cas, la modélisation a aussi quelque chose à voir avec la cataphore, la projection et l'attente.¹⁰

Mais cette distinction renvoie par ailleurs à la distinction désormais classique entre les deux formes de l'identité : une identité selon l'*idem* (anaphorique, répétitive, rétrospective et rétensive), et une identité selon l'*ipse* (cataphorique, en devenir, prospective et protensive). Il y

¹⁰ L'"imitation" implique une activité énonciative dont la modalisation et l'assomption se distinguent très subtilement de celles de l'activité énonciative imitée : de l'imitation peuvent naître, comme genres et actes de langages, la parodie, la caricature, l'imitation au sens religieux ou moral, etc.

La première différence tient à l'intensité de l'assomption (ou à la distance plus ou moins grande) : le sujet d'énonciation est plus ou moins fortement engagé dans l'énoncé d'imitation (embrayage / débrayage)

La seconde différence tient à la nature de la tension entre les différents énoncés en présence : soit ils convergent et sont en tension vers une sorte de conciliation ou de collusion ; soit ils divergent, et la tension est fortement conflictuelle (c'est le cas de la parodie).

La troisième différence tient au niveau de prélèvement et à la quantité des traits retenus pour l'imitation : selon que ces traits seront plutôt figuratifs, thématiques, actantiels, etc., l'imitation sera plutôt "superficielle" ou "profonde", plutôt "descriptive" ou "interprétative".

Cette distinction ouvre, on le voit, sur toute la diversité des modes intertextuels, depuis la citation jusqu'à l'allusion, mais aussi sur celle des genres qui usent de ces procédés, depuis la paraphrase académique jusqu'à la caricature journalistique. La modélisation théorique ne serait en somme (1) qu'une des modalités de la praxis intertextuelle, et (2) qu'un des genres du discours de la reformulation.

aurait donc à ce titre, en somme, (1) des objets d'imitation et des modèles selon la "saisie", et (2) des objets d'imitation et des modèles selon la "visée". Si on peut considérer la relation entre les deux objets (l'Objet Imité et l'Objet Modèle) comme une relation dissymétrique stable, on aurait donc deux types d'interaction :

interaction rétensive : OI vise OM (OM préexiste à OI)

interaction protensive : OM saisit OI (OI préexiste à OM)

DRTL 1 repère cette seconde différence (modèle préexistant VS modèle à construire), en la combinant avec des indications modales (modèle "idéal" VS modèle "hypothétique") de manière incidente certes, mais nous voudrions montrer qu'elle est pourtant lourde de conséquences. AJG & JC distinguent :

1) Le modèle comme *forme idéale*, auquel nous pouvons reconnaître deux propriétés principales :

* le modèle est une forme virtuelle, non actualisée, mais néanmoins, en tant que telle, préexistante à toute réalisation : la forme virtuelle n'est pas pour autant moins efficiente, puisqu'elle guide, conduit, infléchit et dirige la réalisation concrète ;

* le modèle est parfait, achevé dans sa virtualité, et la réalisation concrète ne peut être qu'imparfaite, approximative, soumise à la présentation aspectuelle des "choses", au niveau phénoménologique ; dans ce cas, c'est la réalisation concrète qui, paradoxalement, est traitée comme un "simulacre" du modèle.

2) Le modèle comme *simulacre*, auquel nous reconnaissons trois propriétés principales:

* le modèle est une forme construite après l'objet imité, et pour rendre compte d'un ensemble de propriétés de cet objet imité, voire d'un ensemble de phénomènes déjà attestés ;

* comme le modèle est construit ultérieurement, on ne peut guère lui reconnaître le statut "virtuel" : AJG & JC le disent "abstrait" ; nous dirons qu'il est à la fois "potentiel", et, eu égard à l'ensemble des propriétés et attributs de l'objet imité, qu'il est "sélectif" (d'où son caractère plus abstrait) ; c'est donc le modèle qui est incomplet (ou "imparfait") et non la réalité imitée ;

* enfin, cette construction "abstraite" et "sélective" n'est qu'une hypothèse, supposée pouvoir être vérifiée par confrontation avec l'objet imité : il y a donc un aller et retour entre OI et OM.

AJG & JC rejettent le "modèle idéal", et conservent le "modèle hypothétique", comme étant le seul propre à la démarche sémiotique. La comparaison entre les deux types de modèles, si on veut bien dépasser le simple stade des considérations "de bon sens", est pourtant plus riche

d'enseignements qu'il n'y paraît.

Type de modèle	Modèle idéal	Modèle hypothétique
critère aspectuel	antérieur	Modèle postérieur
critère existentiel	virtuel (vs OI réel)	???potentiel (vs OI actuel)??
critère esthétique	perfection / imperfection	inaccompli / accompli
critère tensif	modèle visé	OI saisi par le modèle
critère épistémique	modèle certain	modèle hypothétique
critère véridictoire	modèle vrai	modèle simulacre

On en tire comme conclusion provisoire que le modèle théorique de type “hypothético-déductif”

- * n'est pas de l'ordre du virtuel (il est donc difficile d'en faire d'emblée une partie du système virtuel de la langue) ;
- * ne préexiste pas à la réalisation discursive, mais l'accompagne ou la suit, ce qui laisse place à l'hypothèse selon laquelle les modèles seraient produits par l'activité discursive elle-même ;
- * est un acte de “saisie”, une saisie “co-extensive” aux phénomènes, et non un acte de “visée”, qui, en l'occurrence, dans l'autre conception des modèles, se révèle obligatoirement déceptive.

Mais, en poursuivant plus loin encore, on pourrait dire ici que ces deux types de modèles sous-tendent *deux paradigmes théoriques*, ou, du moins, deux démarches différentes et complémentaires :

1) Le paradigme de l'imperfection :

Le modèle 1 est celui où l'être des phénomènes leur préexiste et où, par conséquent, la signification advient quand une tension apparaît entre la *visée* et la *saisie*. C'est donc, par définition, la conception sous-jacente à la théorie de l'*esthésie* et de l'*imperfection*, et à tous les développements récents sur la *présence* et ses modulations ; c'est aussi celle où les tensions entre *modes d'existence* sont les plus opératoires.

2) Le paradigme du questionnement stratégique

Le modèle 2 est celui de la démarche hypothético-déductive, et qui, par conséquent, distingue le modèle et sa réalisation non pas selon leurs modes d'existence respectifs, mais selon leur différence *épistémique*. Dès lors, on a affaire à une stratégie cognitive (vs une expérience esthétique), qui s'organise selon la logique de la découverte (logique cognitive) plutôt que selon la logique de l'événement, de l'avènement et de l'affect

(logique passionnelle et de la présence). C'est le paradigme de la dimension stratégique du discours, des interactions polémiques, des calculs et des échanges de simulacres.

Ces deux paradigmes, en forçant un peu la distinction, renverraient, l'un, à *une phénoménologie de la présence*, et l'autre, à *une phénoménologie du questionnement et de la problématisation*. Par conséquent, à partir des phénomènes, deux voies semblent s'ouvrir à la *modélisation* :

* l'approche phénoménologique rétensive de l'existentiel (présence, modes d'existence, décalage entre visée intentionnelle et saisie, imperfection, etc.) ;

* l'approche phénoménologique protensive de l'épistémique (hypothèses et questionnement, saisie des phénomènes, évaluation épistémique, validation et falsification, etc.)

Remarques :

1) Cette distinction est un premier pas dans l'analyse critique des modèles de la présence et de l'imperfection, ainsi que des modèles de la démarche hypothético-déductive. Dans l'approche rétensive existentielle, la réalité discursive est constatée, déceptive et illusoire, alors que le modèle est le référent stable. Dans l'approche protensive épistémique, c'est le modèle qui est illusoire, et probablement insuffisant et déceptif, alors que la réalité discursive est le référent de toute la stratégie. Bien entendu, il n'existe pas de démarche sémiotique "pure" et "exclusive", chaque pratique sémiotique concrète empruntant aux deux paradigmes, avec des dosages variables.

2) On pourrait remarquer ici que le paradigme de l'imperfection est celui où la relation entre le modèle et la sémiotique-objet est toujours *particularisante* pour cette dernière, alors que, dans le paradigme du questionnement stratégique, la relation entre le modèle et la sémiotique-objet est toujours *généralisante* : comme les deux types de modèles semblent correspondre l'un au pôle des sémiotiques connotatives, et l'autre à celui des méta-sémiotiques, on peut supposer qu'il y a là matière à reposer autrement la question de l'*inversion de polarité*.

L'ÉTAU THÉORIQUE

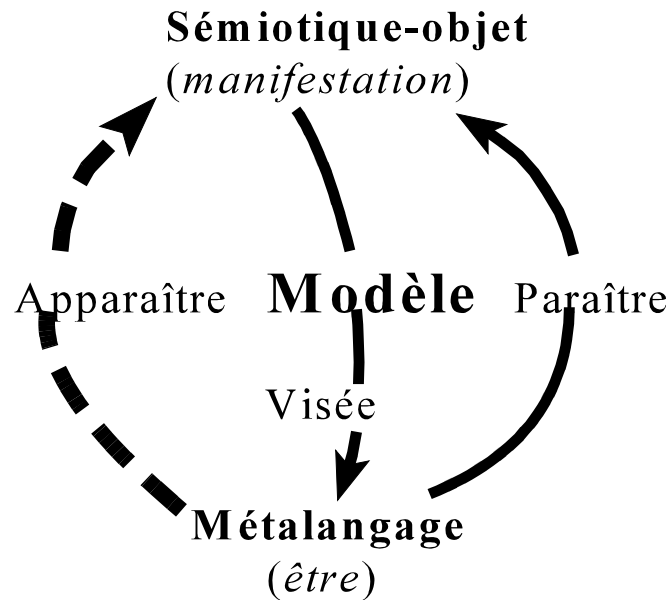
DRTL 1 définit clairement la place des modèles :

La construction des modèles se réalise dans la distance qui sépare le langage-objet du métalangage.

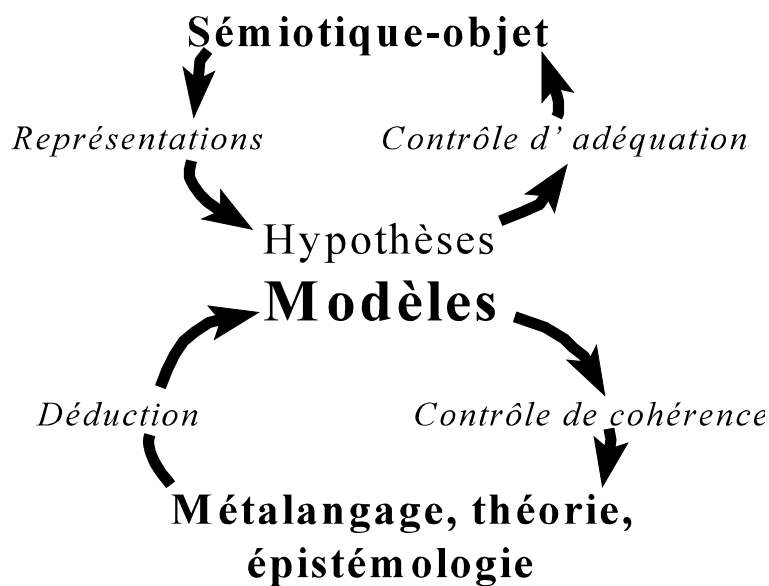
La modélisation serait donc en position de médiation. Par principe, une position de médiation est graduelle, et autorise toutes sortes de positions intermédiaires qui peuvent être différenciées entre elles. Si on reprend notamment la distinction précédente, entre les deux grands types de

modèles, on obtient deux représentations différentes.

La médiation modélisante, dans le paradigme de la présence, joue essentiellement sur la catégorie de l'être et du paraître (paradoxalement, c'est la réalisation sémiotique concrète qui est un "simulacre" dans ce cas de figure) :



En revanche, dans le paradigme épistémique et cognitif, la médiation modélisante joue sur la confrontation entre l'hypothèse et sa validation / falsification, et c'est alors le modèle lui-même qui a le statut d'un simulacre :



Que ce soit dans l'un ou dans l'autre des types de modélisations, la théorie est constituée de trois

niveaux, tels que Greimas les avait définis : le niveau discursif (langage-objet), le niveau méthodologique (modèles), et le niveau épistémologique (métalangage). La différence tient aux relations entre ces trois niveaux et aux opérations qui permettent de passer de l'un à l'autre.

On note immédiatement que la forme générale du dispositif sémiotique n'est pas la même dans le paradigme de la *présence et de l'imperfection* et dans celui de l'*hypothèse et de sa validation* : en effet, dans le premier type de modélisation, les relations et les opérations sont globalement orientées vers la sémiotique-objet (que ce soit dans le "paraître" conventionnel ou dans l' "apparaître" esthétique) ou vers le métalangage (dans la "visée" déceptive).

En revanche, dans le second type de modélisation, les relations et opérations sont toutes orientées :

- * soit vers le niveau intermédiaire, que ce soit à partir de la sémiotique-objet (pour produire des représentations hypothétiques), ou à partir du métalangage (pour produire des déductions),
- * soit vers les niveaux périphériques, que ce soit pour un contrôle d'adéquation (avec la sémiotique-objet) ou un contrôle de cohérence (avec la théorie).

Le modèle "idéal", en somme, au cours de l'activité de modélisation, n'est que "traversé" par les tensions entre l'être immanent et la manifestation, quand il n'est pas tout simplement "évité", par l' "apparaître". Le dispositif se résume à des flux intentionnels et de manifestation, qui traversent une stratification.

Le modèle hypothétique, au contraire, est le centre attracteur de toutes les relations et opérations, dont il est soit le point de départ, soit le point d'aboutissement. C'est ce double mouvement, centripète et centrifuge, dont le modèle est le point de référence, qui fonde la métaphore de l' "étai" : le modèle, pris en étau entre la sémiotique-objet et le métalangage, est au cœur de l'activité discursive et théorique à la fois, en tension entre deux autres instances et soumis à leurs exigences respectives. D'un autre point de vue, le modèle est ici le garant d'un équilibre entre les deux autres instances (celle de l'invention concrète des formes et celle de la déduction théorique), et entre deux évaluations (celle de l'adéquation et celle de la cohérence) ; le modèle *visé* la cohérence épistémologique, et *saisit* les phénomènes.

C'est sans doute cette symétrie des strates que vise Petitot par la formule suivante :

On modélise les phénomènes, mais on schématise des concepts (DRTL 2)

La *modélisation* concerne la "saisie" des phénomènes par le modèle, alors que la *schématisation* concerne la "visée" de la cohérence théorique. Si on conserve le même terme (*modélisation*), on doit distinguer les deux actes (*saisir* à l'égard des phénomènes, et *viser* à l'égard de la théorie conceptuelle).

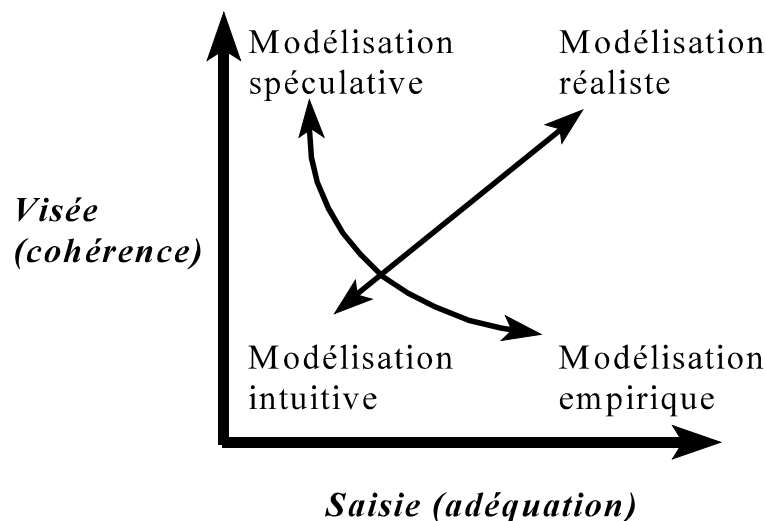
TYPOLOGIE DES MODÉLISATIONS

D'un autre point de vue encore, l'*adéquation* et la *cohérence*, ces deux principes d'évaluation entre lesquels les modèles sont pris en étau, peuvent être considérés comme des *valences*, c'est-à-dire des gradients orientés, et ces valences peuvent être associées de deux manières différentes, selon l'épistémologie qu'on pratique :

* dans une épistémologie qu'on pourrait qualifier de "réaliste"(et foncièrement optimiste), l'adéquation et la cohérence sont en tension converse, et se renforcent l'une l'autre ; les degrés les plus forts de l'adéquation et de la cohérence définiraient le *réalisme* des modèles, et les degrés les plus faibles, leur caractère *intuitif* ;

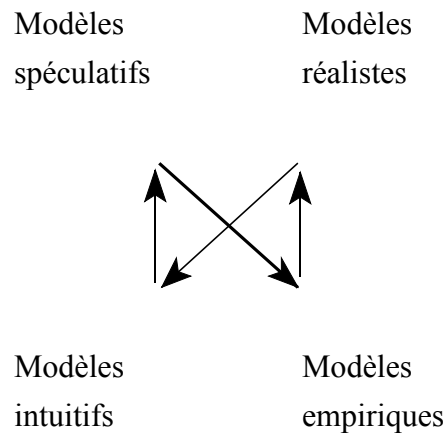
* dans une épistémologie qu'on pourrait qualifier de "nominaliste" (et raisonnablement pessimiste), l'adéquation et la cohérence sont en tension inverse, se combattent l'une l'autre, et sont soumises à des équilibres instables ; lorsque la cohérence l'emporte, on aurait affaire à une conception *spéculative* des modèles, alors que, lorsque l'adéquation domine, c'est leur caractère *empirique* qui s'exprime.

Cette hypothèse épistémologique générale prendrait donc la forme d'une structure tensile, du type :



Si on ne prend plus en compte les deux dimensions de contrôle que sont les valences de la cohérence et l'adéquation, et si on "discrétise" les valeurs extrêmes ainsi obtenues, on obtient un

carré sémiotique bien formé ; on repère en particulier les relations de complémentarité (entre *spéculation* et *intuition*, d'un côté, et entre *réalisme* et *empirisme* de l'autre), ainsi que les relations de contradiction (entre *spéculation* et *empirisme* d'un côté, entre *réalisme* et *intuitionnisme* de l'autre) :



MODÉLISATION, TENSIONS ET INVERSION DE POLARITÉ

Le modèle, pris en tenaille entre le niveau discursif et le niveau épistémologique, est donc le lieu d'un équilibre (stable ou instable, selon le type d'épistémologie auquel on adhère) entre

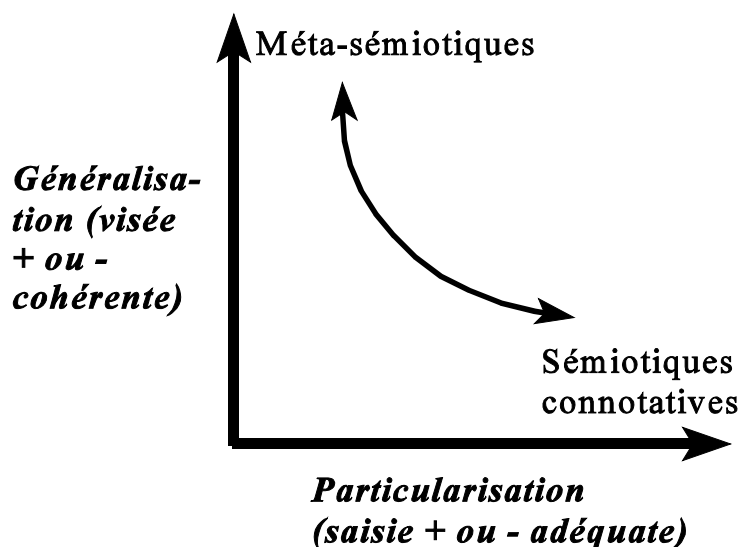
- * le général ou l'universel, le système, les schémas et les types, d'une part, et
- * le spécifique, le singulier, le divers et ses occurrences, d'autre part.

Sémir Badir fait observer que les sémiotiques connotatives sont plus proches des textes, et donc plus "adéquates", dans la mesure où elles en restituent toute la complexité, au prix d'éventuelles contradictions ou incohérences ; et que, en revanche, les méta-sémiotiques ne visent qu'à la non-contradiction, au prix d'un éloignement de plus en plus grand de la spécificité des textes eux-mêmes.

La structure tensile que nous avons proposée ci-dessus pourrait alors être exploitée comme le lieu même de la conversion des polarités, dès lors que l'on accepterait de traduire la valence d'adéquation en valence de "particularisation", et la valence de cohérence en valence de "généralisation" : l'*adéquation* serait le jugement porté au terme du processus de *particularisation*, alors que la *cohérence* serait le jugement porté au terme du processus de *généralisation*.

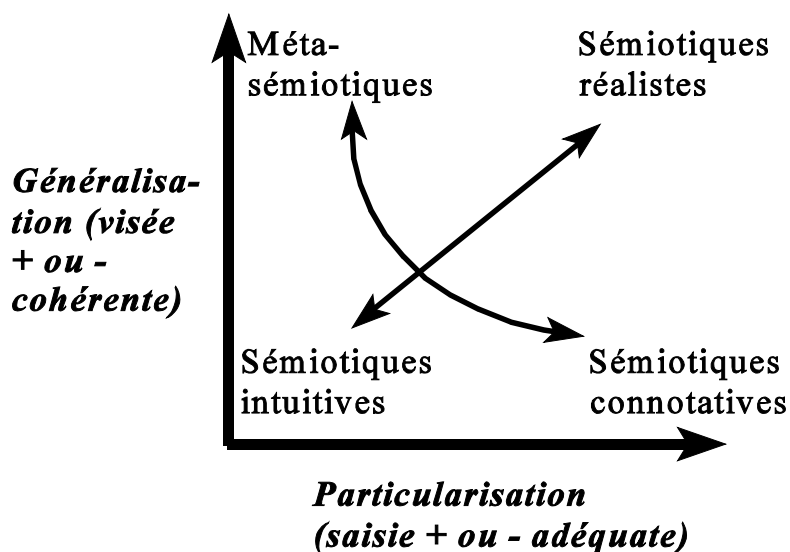
Mais, à la différence de Sémir Badir, il ne faut plus traiter de ces deux processus comme deux polarités sur un même axe, mais au contraire comme une tension entre, d'une part la

valence de particularisation et d'adéquation à la sémiotique-objet, et, d'autre part, une valence de généralisation et de mise en cohérence de la méta-sémiotique elle-même ; sur la structure tensive ainsi redéfinie, les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques apparaîtraient alors aux deux pôles extrêmes d'une corrélation inverse entre l'adéquation et la cohérence :



La théorie greimassienne fournit un exemple de modèle méta-sémiotique, obtenu par généralisation et inadéquation : le modèle actantiel [sujet /objet], bien éloigné de la liste des fonctions proppiennes. Les métaphores structurantes fondées sur l'expérience sensori-motrice, chères au cognitivisme américain, seraient un exemple de modèle connotatif, puisqu'elles se caractérisent à la fois par une généralisation impossible (la théorie de Johnson est un inventaire de métaphores de ce type), et par la saisie la plus adéquate et la plus proche possible des réalisations concrètes. Mais la structure tensive définit une infinité de positions possibles, et notamment, deux autres positions extrêmes, qui pourraient être définies, par une sorte d'extrapolation post-hjelmslevienne, ainsi :

- 1) la position des *sémiotiques intuitives*, qui particularisent sur une très faible base d'adéquation, et qui généralisent sans souci de cohérence ;
- 2) la position des *sémiotiques réalistes*, qui prétendent tenir ensemble une conjugaison optimale d'adéquation-particularisation et de cohérence-généralisation.



La question de l’ “inversion” de polarité, qui est la condition pour qu’une sémiotique connotative se transforme en méta-sémiotique, se pose ici tout autrement : à hauteur des modèles, pris dans la tension entre adéquation-particularisation et cohérence-généralisation, cette inversion de polarité se résout dans les limites de fonctionnement d’une structure tensive.

C’est pourquoi le modèle peut être considéré comme un *praxème*, un produit stable ou instable (cf. la structure tensive ci-dessus) de la praxis énonciative, à travers lequel dialoguent et se rencontrent d’un côté des rationalités très générales, propres à la théorie, et des rationalités particulières, qui sont à l’œuvre dans des réalisations concrètes et singulières, mais où on voit aussi s’organiser des relations et une possibilité de syntaxe entre les sémiotiques intuitives, les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques : on voit bien que sur la structure tensive, il faut passer soit par l’ “intuition” (l’hypothèse selon laquelle les deux valences sont faiblement corrélées l’une à l’autre), soit par le “réalisme” (l’hypothèse selon laquelle les deux valences sont convergentes) pour convertir un langage de connotation en métalangage.

On rappellera ici, dans nos propres termes, la double recommandation d’AJG & JC dans DRTL 1 :

- * la reproduction mécanique des modèles (au nom d’une cohérence figée et répétitive) transgresse la nécessaire émergence de ces modèles à partir de la diversité des réalisations concrètes (exigence d’adéquation) ;
- * la combinaison ou la juxtaposition plus ou moins incontrôlée de modèles hétérogènes, d’origines théoriques incompatibles (au nom d’une adéquation à la diversité des réalisations concrètes), transgresse le nécessaire contrôle de cohérence à partir du niveau épistémologique.

La modélisation est donc une activité créatrice, inventive, soumise à un contrôle de cohérence,

et, inversement, la cohérence ne vaut que si elle est ouverte à de nouvelles créations. Mais elle ne peut rester inventive que si elle est, d'une manière ou d'une autre, soumise à la *praxis énonciative*, et non pas définitivement détachée d'elle.

Mais la structure tensive nous incite à une autre lecture de la recommandation greimassienne : s'il y a deux voies qui permettent le passage des sémiotiques connotatives (hétérogènes, contradictoires mais adéquates) aux méta-sémiotiques (homogènes, non-contradictaires, mais inadéquates), et que ces deux voies sont respectivement l'*intuition* et le *réalisme*, alors la recommandation greimassienne nous inciterait en quelque sorte à rechercher une conciliation entre les deux valences constitutives, *au nom de l'intuition et du réalisme* :

- 1) au nom de l'*intuition*, la multiplicité phénoménale est supposée obéir à quelque règle plus générale qui la rend signifiante ;
- 2) au nom du *réalisme*, l'application répétitive des mêmes modèles ne peut pas satisfaire à la description des choses telles qu'elles sont.

CONDITIONS D'UNE MODÉLISATION INTERNE

Dans la définition classique du métalangage et des modèles, une conception "disjonctive" prévaut : la disjonction entre le discours et le méta-discours, entre la sémiotique-objet et la méta-sémiotique. Dans une telle conception, est exclu (ou, du moins, n'est pas prévu) que les réalisations discursives concrètes comprennent en elles-mêmes une théorie et une activité de modélisation. L'argument avancé par Greimas est connu : il ne serait pas possible de développer une méta-sémiotique immanente consistante à partir des seules expressions ou figures méta-sémiotiques locales et isolables.¹¹

Pour assurer le dépassement des figures méta-linguistiques locales, et pour accéder à une véritable dimension méta-linguistique du discours, on doit probablement reconsidérer le principe des conversions du parcours génératif, en leur attribuant par exemple des propriétés modales, celles mêmes que nous avons déjà reconnues dans le fonctionnement des connexions méta-

¹¹ C'est pourtant un problème de même nature que la sémiotique doit affronter quand elle s'efforce de dépasser les unités-signes, les figures locales, pour accéder à l'organisation globale d'une dimension du discours ; l'histoire de la sémiotique ne manque pas d'exemples de ce dépassement : entre autres, le passage des passions-lexèmes à la dimension passionnelle du discours, ou encore le passage des figures et tropes rhétoriques à la dimension rhétorique du discours, etc. Pour chacun de ces dépassements méthodologiques, des révisions théoriques non négligeables ont été nécessaires : il en est résulté, entre autres, le déploiement de l'espace tensif du sensible et de la présence discursive.

linguistiques : connexions à modalisation factuelle, connexions à modalisation épistémique, etc.

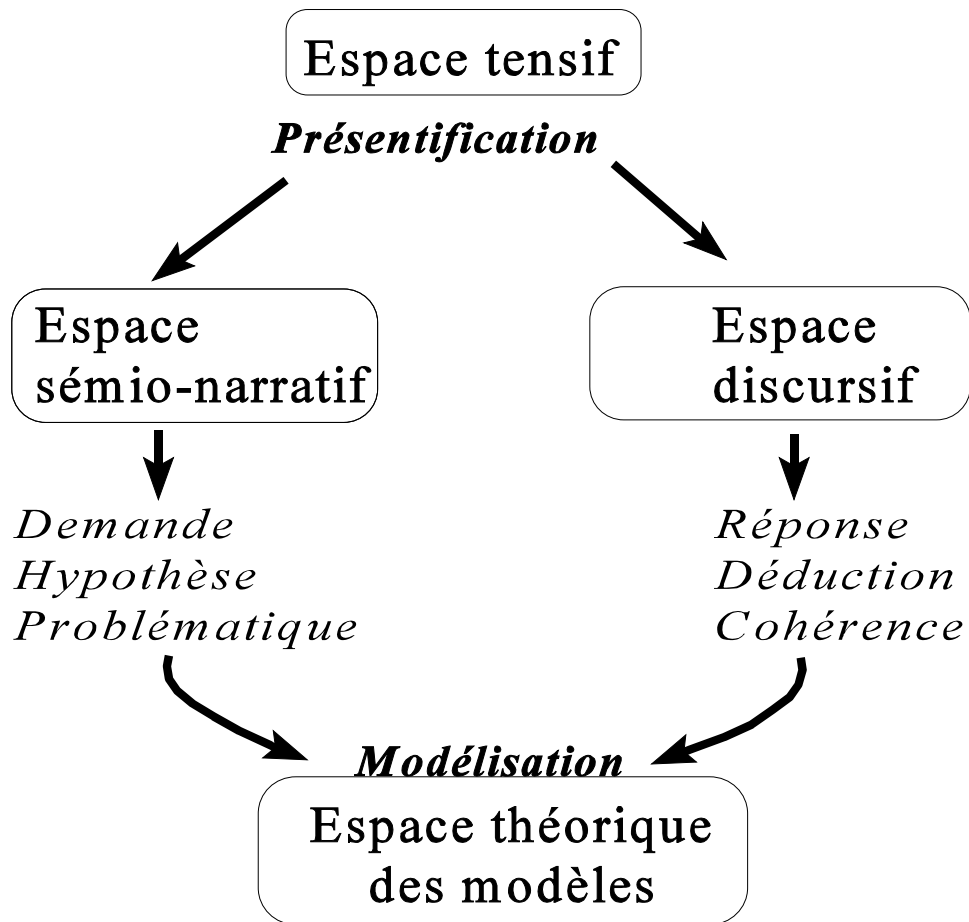
La gageure est de taille, on le sait, car la difficulté de rendre les conversions opératoires est sans doute le principal obstacle à la validation du parcours génératif. De fait, la question à traiter pourrait être reformulée d'une manière relativement simple :

- 1) On admet que l'activité méta-sémiotique, quelle qu'elle soit, est une activité de reformulation, voire de paraphrase.
- 2) On admet donc, du même coup, que les différents niveaux du parcours génératif sont des cadres pré-établis et interdéfinis de la reformulation méta-sémiotique.
- 3) On peut alors se demander comment "connecter" et "modaliser" ces différents niveaux, et notamment, si cette modalisation et ces connexions varient d'un discours à l'autre, d'une classe de discours à l'autre. ¹²

Le modèle général du parcours génératif, tel qu'il a été modifié dans *Sémiotique des passions*, devrait donc être complété de la manière suivante :

¹² Exemple : On dit que la relation de contrariété (niveau des structures élémentaires) se convertit en relation de disjonction (niveau des structures narratives profondes), qui elle-même se convertit en "épreuve" (niveau des structures narratives de surface). Mais on peut préciser la nature de la modélisation interne à chaque classe de discours, si on peut distinguer :

- * des cas de connexion directe entre la contrariété et l'épreuve (il n'y a pas de "disjonction" à proprement parler), ou entre la disjonction et l'épreuve (c'est la séparation qui confère sa valeur à l'objet, il n'est même pas nécessaire d'avoir un système de valeurs sémantique sous-jacent) ;
- * des cas où ces connexions sont obligatoires, facultatives, probables, impossibles, etc, c'est-à-dire *modalisées*.



3. Métalangages, modélisation et énonciation

Si on place l'activité méta-sémiotique à l'intérieur d'une dimension propre aux réalisations discursives concrètes, alors on suppose qu'elle relève de la praxis énonciative. On est donc conduit à examiner les *propriétés énonciatives*, les *opérations énonciatives*, et la *mise en discours* qui caractérisent cette nouvelle dimension. On examinera successivement :

- 3.1. Motivation / immotivation
- 3.2. Transitivité / réflexivité
- 3.3. Localisation / diffusion
- 3.4. Ostension / accessibilité, etc.
- 3.5. Régimes énonciatifs de la dimension méta-sémiotique.

De manière à préparer la généralisation de ces propositions, et pour ne pas les cantonner au domaine verbal, la contribution de Christian Metz (*L'énonciation impersonnelle, ou le site du film*) sera sollicitée.

MOTIVATION ET IMMOTIVATION

L'énonciation acquiert une dimension méta-sémiotique modélisante quand elle adopte une *orientation non motivée*, ou plutôt quand l'orientation discursive qu'elle impose ne paraît pas motivée. En l'occurrence,

- * *motivé* signifie ici “conforme à” ou “dicté par” le récit, ou les contenus de l'énoncé ;
- * *immotivé* signifie ici “hétérogène” aux exigences du récit et de l'énoncé.

Commentaire :

1) Comme toute fonction sémiotique, la modélisation doit associer une expression et un contenu *isomorphes* mais *hétérogènes*. L'isomorphie peut prendre la forme d'un système semi-symbolique ; l'hétérogénéité se reconnaît au fait que l'activité énonciative ne se confond pas avec l'activité narrative-énonciative.

Une orientation énonciative qui se confond strictement avec celle propre à un acteur du récit peut être considérée comme “méta-discursive”, mais pas comme modélisante, car elle ne suscite aucune demande, aucun trouble épistémique, aucune problématique. En revanche, dès que l'orientation énonciative est décalée par rapport à celle des acteurs, la question se pose de la raison de ce décalage, une hypothèse prend forme, etc.

La récurrence des orientations motivées (une chaîne d'orientations énonciatives adoptant l'orientation de tel ou tel acteur, par exemple), engendre des effets de *subjectivité* : en ce sens,

la subjectivité énonciative est un effet qui résulte de la collusion et de l'identification entre l'énonciation et certains aspects de l'énoncé. Comme par ailleurs elle obéit à une orientation particularisante et individuante, elle serait du côté des sémiotiques connotatives.

En revanche, la récurrence des orientations non motivées (une chaîne d'orientations énonciatives indépendantes et différentes de celles du récit, hétérogènes à l'énoncé) engendre des effets de *modélisation*, sous forme de commentaire ou d'accompagnement méta-sémiotique, et donc, d'une méta-sémiotique au sens strict.

Il existe donc une parenté entre les effets de subjectivité et les effets de modélisation, tout comme entre les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, parenté qui repose sur un principe de *réflexivité* du discours, mais aussi, bien entendu, une différence qui, comme on le verra, peut se décrire en termes d' *embrayage / débrayage*.¹³

Exemples cinématographiques (empruntés à Ch. Metz)

Carnet de bal (Duvivier, 1937)

Dans une séquence de ce film, on nous montre *dans le cadre* un personnage qui est un médecin déchu, alcoolique et incompetent (personnage joué par Pierre Blanchar), et, en même temps, le *cadre lui-même* est penché et instable, et semble simuler la vision d'un personnage alcoolique au bord de la crise.

Metz conclut à l'ambiguïté entre ce qu'il appelle un "régime objectif orienté" de l'énonciation et un "régime subjectif". Nous dirons : entre une activité méta-sémiotique qui engendre un effet de subjectivité, et une activité méta-sémiotique qui engendre un effet de modélisation : en effet, la position du cadre modélise objectivement la figure narrative et énonciative, dans la mesure où, le personnage étant placé à l'intérieur du cadre, il ne peut pas être en même temps hors du cadre, et motiver ainsi la position du cadre.

Il y a *isomorphie* (orientation décalée, penchée, instable, destinée à un effondrement prévisible), et pourtant un paramètre minimal d'*hétérogénéité* (le cadre est contrôlé par une instance énonciative qui *accompagne* l'instance narrative, mais sans s'identifier et se confondre avec elle). La position du cadre, de fait, fonctionne comme un commentaire transitif sur ce qui se voit dans le cadre.

Raging Bull (Scorcese, 1980)

Le rythme visuel et le montage "excité" et fiévreux, voire survolté (rapidité, intensité, ampleur des changements de rythme et d'intensité, offrent une sorte

¹³ *Les marques d'énonciation, même quand elles sont 'naturelles', désignent l'activité discursive par un signal plus ou moins isolable, par un 'geste', et ainsi elles s'en détachent : c'est à nouveau le méta-discours, réflexion ou commentaire.* (Metz, 157)

d'*accompagnement énonciatif* aux tensions, aux inquiétudes et aux ambitions du boxeur Jack La Motta).

Mais cet accompagnement est entièrement *hétérogène*, aussi bien en ce qui concerne l'instance qui l'assume (l'énonciateur-monteur vs l'acteur du récit) que du point de vue de l'expression (visuel & auditif vs psychologique & gestuel). Il n'en reste pas moins que ces deux expressions et ces deux instances partagent une même "forme du contenu" : d'où l'*isomorphisme* nécessaire à l'activité de modélisation.

Proposition : Le caractère non motivé d'une orientation énonciative peut être rapporté, en termes d'actes d'énonciation, au *débrayage*. Pour qu'il y ait modélisation, sur la dimension méta-sémiotique du discours, il faut qu'il y ait débrayage entre énoncé et énonciation. Plus le débrayage est important, plus l'hétérogénéité entre les deux plans est perceptible, et plus l'activité de modélisation est perçue comme objective et autonome. Au plus, les deux plans appartiennent à deux sémiotiques-objets différentes (et on fait alors jouer le syncrétisme et le montage)

Dès lors, la catégorie "motivé / immotivé", proposée par Ch. Metz, est équivalente à la catégorie "subjectif / objectif", et s'appuie sur le choix entre embrayage et débrayage de l'activité méta-sémiotique. On peut donc maintenant s'arrêter à cette distinction :

- 1) si l'énoncé détermine l'orientation discursive : *embrayage, motivation, subjectivité* (sémiotiques connotatives);
- 2) si l'énonciation détermine l'orientation discursive : *débrayage, immotivation, objectivité et modélisation* (méta-sémiotiques).

Le régime "subjectif" motive l'énonciation, alors que le régime "objectif" et "modélisant" la commente et l'explique.

RÉFLEXIVITÉ ET TRANSITIVITÉ

Si on entre maintenant dans le détail de l'opération de débrayage, qui caractérise la modélisation à l'intérieur des différents types d'activités méta-discursives, et qui est la condition pour que s'installe *une relation prédicative objective entre énoncé et énonciation*, alors on doit distinguer deux situations différentes.

Les exemples cinématographiques précédents (*Carnet de bal* et *Raging Bull*) coïncident strictement avec les figures de l'énoncé, et installent une connexion par *analogie* (qui a la forme d'un système semi-symbolique) : c'est la raison pour laquelle on peut parler de *méta-discours*

réflexif ; le méta-discours *réfléchit* les figures de l'énoncé, en les transposant en ses propres figures et dans sa propre substance-instance (comme le fait un miroir).

Mais on pourrait fournir des exemples d'un autre type : un homme se déplace dans un espace quelconque, et ce déplacement est présenté en deux plans distincts, un premier plan fixe et général qui cadre l'espace dans son ensemble et qui situe l'homme dans cet espace, et un deuxième plan, plus rapproché, sous forme d'un travelling d'accompagnement qui suit le mouvement de l'homme dans l'espace. Dans ce cas, il n'y a ni analogie, ni reflet, mais, au contraire, un *commentaire transitif* : en effet, l'activité énonciative analyse ce qui se passe dans l'énoncé, en propose une représentation dans ses propres figures et sa propre substance (plan fixe général / travelling en plan américain) qui ne présente aucun caractère d'analogie avec le déplacement (à l'exception du déplacement et du travelling, mais le même effet pourrait être produit par une séquence de plans rapprochés montés en continu ou par épisodes).

L'analyse en question pourrait être glosée de la manière suivante : *le déplacement d'un personnage dans un espace présuppose un espace-source, et une position du personnage dans cet espace, et il modifie cette position dans un espace qui reste stable par rapport au mouvement.* Seule la *contiguïté sans coïncidence* entre les deux phénomènes permet d'associer cette analyse à l'énoncé analysé.

Cela implique que nous pourrions distinguer *deux types de commentaires méta-discursifs*:

- * en coïncidence, et par analogie
- * en contiguïté et par analyse.¹⁴

Cette distinction que nous proposons ne suppose pas des fonctionnements étanches et incompatibles : au contraire, il est clair que la plupart des développements méta-linguistiques explicatifs (et transitifs, par définition) comportent aussi une part de référence autonome, et, donc, de réflexivité.

L'activité méta-sémiotique objective (celle qui "modélise"), dans la mesure où elle participe de la praxis énonciative, obéit de manière prévisible aux mêmes règles que la dimension rhétorique du discours, qui participe elle aussi de la praxis énonciative. On pourrait donc parler ici de :

- * "modèles métaphoriques" (connexion en coïncidence, et par analogie) et de
- * "modèles métonymiques" (connexion en contiguïté, et par analyse).

Les modèles "par analogie" sont validables ou falsifiables selon l'*iconicité* (l'équivalence

¹⁴ Cette distinction recoupe, d'un point de vue discursif et sémiotique, la distinction linguistique avancée par C. Fuchs (cf. supra) entre paraphrase imitative et paraphrase explicative.

est ou n'est pas vérifiée).¹⁵

Les modèles “par analyse” sont validables ou falsifiables selon l’*indexicalité* et l’*inférence* (Si...alors) sous-jacente à la relation indexicale (l’indice est ou n’est pas indice de quelque chose, la connexion est ou n’est pas vérifiée).¹⁶

La peinture offre elle aussi une alternative au modèle selon l’iconicité, sous la forme d’un modèle par “connexion contiguë” : c’est le cas du motif de l’*empreinte* chez Marcel Duchamp, où la connexion modélisante repose non sur une “équivalence”, mais sur une contiguïté qui laisse sa trace et sa forme dans la substance picturale. L’*empreinte* est, de toute évidence, de type indexical et transitif : pour clarifier les choses, il faudrait lui opposer l’*image*, de type iconique et réflexif (cf. le problème du *Saint Suaire* : empreinte ou image ? Témoignage d’un contact ou représentation d’un visage ? Est-ce l’image ou l’empreinte qui est sacrée ?).

Faisant retour sur le cas général, on peut maintenant être tenté de généraliser cette observation, et de considérer l’*image* et l’*empreinte* comme les deux types figuratifs correspondant respectivement aux modèles réflexifs et aux modèles transitifs : le modèle réflexif fournit des “images” des phénomènes dont il rend compte, alors que le modèle transitif en fournit des “empreintes”.

L’ensemble de ces distinctions prend alors la forme suivante :

	Modèles de type 1	Modèles de type 2
<i>Relations syntaxiques</i>	Transitive	Réflexive
<i>Modes de connexion</i>	Par coïncidence	Par contiguïté
<i>Modes rhétorique</i>	Analogie	Analyse
<i>Modes d'évaluation</i>	Iconicité	Indexicalité
<i>Cas limites</i>	Caricature	Inférence concessive
<i>Modes figuratifs</i>	Image	Empreinte

¹⁵ Le fait que l’équivalence ne soit pas vérifiée ne signifie pas qu’il n’y a pas modélisation : la caricature, par exemple, est un cas de modélisation limitée, où l’équivalence est exploitée de telle manière qu’elle peut à tout moment basculer dans l’ “anti-iconicité” (on peut penser par exemple au graphisme cubiste)

¹⁶ Dès lors qu’une structure inférentielle est identifiée, son corollaire, la structure concessive, est prévisible : la connexion par contiguïté et analyse supportera alors un modèle concessif (et d’autant plus “inventif” qu’il va à l’encontre d’un “topos” plus ou moins stéréotypé, sur le principe “Bien que...cependant”).

Le dédoublement discursif (le débrayage), qu'il soit de type transitif ou de type réflexif, fait apparaître pour les mêmes positions dans le discours, et en concurrence entre elles, au moins deux versions des mêmes situations, figures, événements ou expressions : une version embrayée sur l'énoncé, et une version énonciative débrayée. Ce principe est en effet identique à celui des tensions rhétoriques, et, par conséquent, la *séquence rhétorique canonique*, supposée rendre compte de la syntaxe conflictuelle des opérations rhétoriques, s'applique ici aussi :

- 1- CONFRONTATION : déhiscence et affichage du débrayage entre les deux énoncés
- 2- DOMINATION : assomption différentielle par modalisation et hiérarchisation entre les deux énoncés
- 3- RÉOLUTION : par coïncidence, analogie, réflexivité, iconicité, image / par contiguïté, analyse, transitivité, indexicalité, empreinte.

Une séquence d'engendrement des "modèles sémiotiques" étant envisageable, la séquence rhétorique canonique est supposée en constituer au moins une partie.

LOCALISATION ET DIFFUSION

Cette catégorie est présente dans le débat sur le méta-langage, dès le début : c'est le sens, notamment, du débat à distance entre Greimas et Jakobson : pour Jakobson, l'existence de connecteurs méta-linguistiques dans la langue et le discours suffit à prouver l'existence d'une *fonction métalinguistique* du langage ; pour Greimas, une fonction métalinguistique du langage ne suffit pas à fonder une *méta-sémiotique* consistante, et à installer une *dimension méta-sémiotique* dans les discours. Jakobson postule une *fonction* qui se manifeste *localement* par des connecteurs ; Greimas appelle de ses vœux une *méta-sémiotique* cohérente, qui ne pourrait être intégrée au discours que sous condition de *diffusion*, et en tant qu'*isotopie* ou ensemble d'*isotopies méta-sémiotiques*.

Cette même catégorie est encore sollicitée dans la discussion sur les relations et la frontière entre les marques du *style* (individuelles, personnelles et diffuses) et celle de l'*énonciation* (impersonnelles et localisées), notamment chez Christian Metz. L'énonciation qu'elle soit impersonnelle et objective, ou personnelle et subjective peut se manifester sous forme d'irruptions momentanées, localisées, et sans pouvoir isotopant ; le style, en revanche, ne se reconnaît qu'à la récurrence des marques, à la régularité et à la cohérence des déformations individuelles, à leur diffusion et à leur pouvoir isotopant dans la plupart des aspects ou

dimensions du discours. On est alors conduit à distinguer deux ensembles de traits :

MARQUES DE STYLE

durables, diffuses, étendues
co-extensives au “corps” de l’énoncé
individualisation, personnalisation

MARQUES D’ENONCIATION

momentanées, segmentées, bornées
enclaves distinctes de l’énoncé
dépersonnalisation

Ces propriétés peuvent se ramener à trois traits sémantiques différentiels

non débrayé

diffus & continu

débrayé

localisable & discontinu

La question qui se pose maintenant est de savoir si ces distinctions sont pertinentes indépendamment de la distinction entre le style et l’énonciation (dans la conception développée par Ch. Metz).

On a déjà montré que l’opposition entre débrayage et embrayage permettait de distinguer les figures méta-discursives objectives (les “modèles”) et les opérations méta-discursives subjectives (les “connotateurs” subjectifs).

Pour ce qui concerne la seconde opposition, on voit bien qu’elle fonctionne aussi, par exemple, quand on passe d’un système semi-symbolique local à un langage de connotation qui forme une dimension sémiotique toute entière. On peut en outre envisager la modélisation soit comme l’établissement d’équivalences locales (on en reste alors aux connexions méta-linguistiques), soit comme le déploiement d’une dimension discursive à part entière : il n’y aura alors de théorie immanente au discours que si la modélisation est l’aboutissement d’une diffusion et d’une extension des équivalences méta-linguistiques.

On obtient la séquence suivante :

<i>Local</i>	>>	<i>Diffus</i>
système semi-symbolique	>>	modèle analogique

Si, maintenant, on considère l’autre type de modélisation, par contiguïté, alors la séquence prend la forme suivante :

<i>Local</i>	>>	<i>Diffus</i>
dédoublément indiciel	>>	modèle analytique
transitif		parallèles

OSTENSION ET ACCESSIBILITÉ

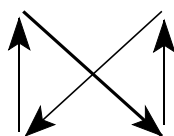
Grice soumet la possibilité du méta-langage à une propriété de certains systèmes sémiotiques, qui ne pourraient fonctionner qu'en s'affichant comme tels, alors que d'autres ne pourraient fonctionner qu'en restant discrets ou secrets. Les premiers seraient les "langages", et il ne pourrait y avoir de méta-langage (cet "affichage" du statut de langage) que pour les systèmes sémiotiques à capacité ostensive.

Il est bien clair que, dans la perspective de la communication, un langage doit, pour être reçu et compris, être ostensif et réflexif ; mais, si d'autres systèmes sémiotiques peuvent fonctionner sans cette condition, c'est justement parce qu'ils se situent en dehors de toute perspective de communication ; Grice donne l'exemple du bluff au poker : certes, le contenu du bluff doit rester secret, mais, entre joueurs de poker, justement, le bluff fait partie du mode de communication le plus ordinaire, et on n'imagine pas un joueur, même peu averti, qui n'intégrerait pas dans ses calculs le fait que ses partenaires puissent bluffer : apparemment, Grice, obnubilé par la question de l'efficacité et de la transparence de la communication, n'imagine pas qu'on puisse par convention échanger des messages mensongers et des simulacres, et que cela constitue même un code partagé, affiché comme tel, et faisant l'objet de calculs interprétatifs. Dit d'une autre manière, il s'agit pour Grice de savoir s'il existe des *intentionnalités* qui pourraient être opérantes sans être reconnues comme des *intentions* : il ne semble pas que ce soit la meilleure piste pour découvrir les propriétés du métalangage.

En revanche, cette discussion débouche sur un autre type de problèmes, à savoir la plus ou moins grande accessibilité de l'intentionnalité (en bref, de la signification) du discours. On s'aperçoit alors, en utilisant le modèle de la "modalisation cognitive de l'espace", qu'une autre typologie des méta-discours se dessine :

Ostension
(MODÉLISATION)

Inaccessibilité
(HERMÉTISME)



Accessibilité
(CRYPTAGE)

Occultation
(OPACITÉ, OCCULTISME)

L'hermétisme est l'effet produit par l'impossibilité de construire (ou de convoquer)

quelque méta-sémiotique que ce soit : le texte résiste à tous les modèles, c'est un objet insaisissable. L'opacité prépare l'hermétisme, et elle en est donc le complémentaire, mais sur un registre qui interdit toute modélisation interne : on peut appliquer au discours opaque et occulte des modèles externes, mais le modèle interne reste hors de portée.

L'ostention, bien sûr, est l'exhibition des modèles internes sous la forme de modèles externes : c'est la réalisation la plus fréquente de ce qu'on appelle une "méta-sémiotique". Le cryptage la prépare, paradoxalement, car il part de l'hypothèse que le modèle interne (à construire) est dans un certain rapport de déformation cohérente (à découvrir) avec les modèles externes.

Le cryptage est donc le contradictoire de l'hermétisme, puisqu'il restaure la possibilité d'une méta-sémiotique interne ; et l'opacité est le contradictoire de l'ostention, parce qu'elle compromet l'exhibition de la méta-sémiotique interne.

NB : Il faudrait donc ajouter à la liste des modalisations applicables à la dimension méta-sémiotique une quatrième sorte :

- * modalisation existentielle (modèle version "présence" et "imperfection")
- * modalisation factuelle (modèle version "conflit des reformulations")
- * modalisation épistémique (modèle version "hypothético-déductive")
- * modalisation cognitive-perspective (modèle version "ostension et accessibilité")

LES RÉGIMES ÉNONCIATIFS

L'étude des différentes propriétés de la dimension méta-sémiotique, une fois dégagées les principales catégories, peut se ramener à :

- * deux catégories principales, qui caractérisent *le mode énonciatif de l'énoncé méta-sémiotique* : (1) *embrayé / débrayé*, ou subjectif / objectif ; (2) *localisé / diffus*
- * deux catégories secondaires, qui caractérisent *les relations entre les deux types d'énoncés*

(1) *transitif / réflexif*, qui caractérise la relation syntaxique-aspectuelle entre les deux types d'énoncés, et au titre du "noyau élémentaire" (analogique ou analytique) de la modélisation ;

(2) les *catégories modales*, qui caractérisent la relation hiérarchique entre les deux types d'énoncés.

A partir des deux premières catégories, il est maintenant possible de définir des *régimes énonciatifs* de la méta-sémiotique immanente aux discours ; leur croisement, en effet, engendre

quatre combinaisons, correspondant à *quatre grands régimes énonciatifs*.

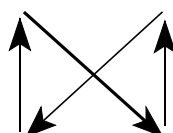
	Localisable (discontinu, précis)	Non localisable (continu, étendu, diffus)
Embrayé (motivation intra-discursive)	Régime énonciatif <i>SUBJECTIVITÉ</i> (motivation actorielle)	Régime énonciatif <i>STYLE</i> (motivation auctorielle)
Débrayé (commentaire méta-discursif)	Régime énonciatif <i>MARQUES D'ÉNONCIATION</i> <i>IMPERSONNELLES</i>	Régime énonciatif <i>MODÉLISATION</i>

Mais, au-delà de la combinatoire, d'autres relations et une syntaxe apparaissent :

- * le méta-discours commentatif (les deux versions débrayées) est le *contraire* de la motivation intradiscursive (les deux versions embrayées) ;
- * les figures localisables et les figures non localisables ou étendues se trouvent dans une relation de *complémentarité* et d'inclusion (les figures localisables sont des cas particuliers nécessaires et présumés, par rapport aux figures non localisables) ;
- * les figures qui combinent ces deux types de différences fonctionnent alors comme des *contradictoires*: ainsi, par exemple, les figures de subjectivité peuvent voir leur motivation intra-discursive suspendue et niée par le débrayage qui conduit à la modélisation ; et, de même, le caractère diffus et motivé du style peut être suspendu et nié par le débrayage qui conduit aux marques d'énonciation impersonnelles. D'où le carré sémiotique suivant :

MODÉLISATION

STYLE



MARQUES D'ÉNONCIATION

SUBJECTIVITÉ

En examinant le détail de ces opérations syntaxiques, on remarque que l'on passe ainsi :

Du Style aux Marques d'énonc. : par les transformations : général > local ; personnel > impersonnel ; embrayé > débrayé

De la Modélisation à la Subjec. : par les transformations : local > général ; type > occurrence ; auteur > acteur ; débrayé > embrayé

De la Subjectivité au Style : par les transformations : local > général ; occurrence > type ; acteur > auteur ; discontinu > continu

Des Marques aux Modèles : par les transformations : local > général ; occurrence > type ; discontinu > continu.

NB 1: Ch. Metz, signale le passage, au cinéma, des "marques d'auteur", relevant du régime du "style" (ex : la "voix-je" dans le cinéma des années 40), aux "marques impersonnelles d'énonciation" (aujourd'hui, la "voix-je" est une simple figure-instrument, plus ou moins stéréotypée, de l'énonciation impersonnelle).

Ce passage (Styles > Marques) n'affecte pas la figure elle-même, ni aucune des propriétés associées dans le discours ; la différence est une simple différence de perception et de réception. Il faut comprendre alors que la syntaxe des transformations entre régimes énonciatifs peut jouer de deux manières : dans une diachronie "restreinte", celle du discours en acte, qui, entre deux positions différentes, change de régime énonciatif, et dans une diachronie "étendue", celle de la praxis énonciative saisie dans sa dimension inter-discursive, qui, entre deux époques de l'usage d'une même figure, en fait changer le statut énonciatif.

Même si la figure est la même, dans le cas évoqué par Metz, elle a pourtant subi des modifications calculables : localisation, instrumentalisation, débrayage.

NB 2 : Ch. Metz signale encore le passage d'un même motif, le "film dans le film", du statut de marque purement formelle et réflexive à une utilisation surabondante, exubérante et narcissique dans *Intervista*, de Fellini (et, nous pourrions ajouter : à une utilisation provocante, critique et grinçante, dans *Le Mépris*, ou *Passion*, de Godard). Il s'agit cette fois de la transformation Marques > Style (délocalisation, appropriation subjective et motivée, embrayage). Dans ce cas, les propriétés de la figure ont changé : elle est plus fréquente, plus diffuse, amplifiée, emphatique, modalisée, etc., et, par conséquent, on reste dans une "diachronie restreinte", même si les différents usages appartiennent à des discours différents et distants les uns des autres.

Commentaire

Entre énonciations individuelles concrètes et théorie méta-sémiotique scientifique, on voit prendre place, participant de la praxis énonciative, une modélisation et une théorisation immanente:

* des marques subjectives, dès lors qu'elles sont très souvent relevées par les analystes, commentées et répertoriées par les critiques, deviennent des marques impersonnelles et

conventionnelles de l'énonciation (par exemple : le "regard-caméra", considéré comme conventionnellement interdit dans le cinéma classique, et donc "marque subjective" et "marque d'auteur" quand il advient, et qui se banalise ensuite en "marque d'énonciation");

* des marques non perçues comme méta-sémiotiques (l' "état neutre du discours") ne sont pas encore identifiées, et constituent un réservoir provisoire et potentiel pour des "marques subjectives" ou pour des "effets de style" : c'est le "réservoir" potentiel de l'activité de modélisation immanente, et, ultérieurement, de la méta-sémiotique scientifique du discours ;

* l'activité théorique disjointe (la méta-sémiotique scientifique externe) contribue en retour à transformer les modèles internes en instruments répertoriés externes et disponibles pour des "marques d'énonciation" impersonnelles et conventionnelles. Cette conversion peut faire l'objet d'une "mise en séquence", sur le principe suivant :

- a* stabilisation (*langages de connotation*)
- b* iconisation ou indexicalisation (*modélisation*)
- c* légitimation conventionnelle (débrayage et *externalisation*)
- d* figement stéréotypique (*répertoire* externe de marques)
- e* instrumentalisation (*usage*)

Les "régimes énonciatifs" correspondent, pour les deux contraires, à des *sémiotiques connotatives*, et, pour les deux subcontraires, à des *modèles méta-sémiotiques*. En effet, ces derniers, obtenus par débrayage, sont orientés vers la généralisation et l'impersonnel de l'énonciation, alors que les premiers, caractérisés par l'embrayage, sont orientés vers la particularisation et l'individuation énonciative.

COMMENT DÉCRIRE ET ÉVALUER LA MODÉLISATION INTERNE ?

Avant d'examiner la "séquence d'externalisation", faisons le bilan des critères de description et d'évaluation des modèles. La "modélisation interne" est définie comme :

- * Deux types syntaxiques (transitif / réflexif), deux types rhétoriques (analogique / analytique), deux modes de fonctionnement sémiotique (iconicité / indexicalité), renvoyant à deux figures dominantes (image / empreinte).
- * Un type de modalisation dans l'alternative existentielle / épistémique ;
- * Une tension entre au moins deux modalisations factuelles (stratégies modo-passionnelles)
- * Une position dans la modalisation cognitive (ostension, stratégies perspectives)
- * Un des régimes énonciatifs du méta-discours (modélisation vs subjectif, impersonnel, ou stylistique), réalisant concrètement la dissension et la transformation entre la sémiotique connotative (particularisante et embrayée) et la méta-sémiotique (généralisante et débrayée).

4. Modèles internes et externes : la séquence d'externalisation

On reprendra ici, en matière de bilan, les principales étapes de cette étude, en les ordonnant de la manière suivante : a- corrélations, b- langages de connotation, c- connections méta-linguistiques, d-modélisation, e-débrayage d'une méta-sémiotique externe, f- hiérarchisation et axiomatisation.

A- CORRÉLATIONS

- 1- Segmentation
- 2- Référenciation interne entre segments
- 3- Connexion entre segments (connexion semi-symbolique ou connexion indicielle)

B- LANGAGES DE CONNOTATION

- 1- Extension de la procédure de corrélation
 - * à l'ensemble d'une sémiotique-objet
 - * à plusieurs sémiotiques-objets associées entre elles
- 2- Mise en réseau des corrélations
- 3- Fixation : usages et schémas d'usage

C- CONNECTIONS MÉTA-LINGUISTIQUES

- 1- Déhiscence et décalage (débrayage énoncif)
- 2- Etablissement des relations entre niveaux :
 - * relations modales existentielles, factuelles, épistémiques, cognitives-perspectives
 - * relations énonciatives réflexives, transitives, commentatives, etc.)
- 3- Présupposition d'une configuration abstraite commune (émergence du modèle)

D- MODÉLISATION

- 1- Constitution d'une "isotopie" théorique immanente, par la mise en relation d'un ensemble de corrélations formant une "compétence immanente" nécessaire à l'acte de discours et de l'énonciation ;
- 2- Prise en étau, entre *adéquation* et *cohérence*, selon les deux régimes de la *transitivité* et de la *réflexivité*.
- 4- Déploiement des régimes énonciatifs, dans la tension entre débrayage / embrayage

d'une part, et localisable / diffus, d'autre part. (Typologie, alternatives , et syntaxe entre régimes)

NB : La séquence rhétorique est maintenant en place, puisqu'elle comprend les trois phases requises :

- * confrontation : corrélation et déhiscence
- * domination : ostension, débrayage, connexion et modalisation
- * résolution : les divers régimes énonciatifs

E- LE DÉBRAYAGE D'UNE MÉTA-SÉMIOTIQUE EXTERNE

- 1- Inversion de polarité, entre sémiotiques connotatives et méta-sémiotiques (cf. supra)
- 2- L'*intuition* du lecteur peut être définie ici, en cette phase même, comme la perception du débrayage de la méta-sémiotique : quelque chose se dégage du discours-énoncé, ou de son énonciation, qui révèle une intentionnalité en train de s'afficher et de manifester son organisation structurale.
- 2- La *cohérence* de cette organisation débrayée inspire alors le sentiment d'une possible autonomie du modèle.

F- LA HIÉRARCHISATION ET L'AXIOMATISATION

sont les deux opérations complémentaires qui permettent de dégager définitivement le modèle externe du discours proprement dit.

BILAN DES ALTERNATIVES, BIFURCATIONS DANS LE PARCOURS, ET DES TYPES DE MODÈLES

La *séquence rhétorique canonique*, séquence nodale de tout le processus d'externalisation des modèles, fournit en même temps les points de bifurcation principaux, dont chacun débouche d'abord sur une forme discursive, et ensuite, par débrayage, sur un type de théorie externe :

1- Confrontation :

Deux modes de connexion au moins : (a) par *analogie* et (b) par *contiguïté*, donnant lieu respectivement :

- * aux *modèles réflexifs* >>> théories externes descriptives et iconiques,

simulacres (cf. rationalité dite “mythique”);

* et aux *modèles transitifs* >>> théories externes explicatives et causales (cf. rationalité dite “inférentielle”).

2- Domination :

Quatre types de modalisation (existentielle / factuelle / épistémique / cognitive-perspective) induisant

* deux types de modèles :

(a) modèles virtuels et paradigme de la présence et de l'imperfection ; le débrayage modélisant produira un effet de présence, et l'intuition sera une *esthésie*.

(b) modèles hypothétiques et paradigme du questionnement cognitif ; le débrayage modélisant produira un effet cognitif d'argumentation, et l'intuition à modéliser sera une *diathèse* (“ce qui se pose entre”) évoluant en *synthèse* (“ce qui se pose ensemble”).

* et deux stratégies différentes d'actualisation des modèles :

(c) aléas modaux-passionnels de la parole (lapsus, a-peu-près, etc.) et stratégies de la reformulation ;

(d) aléas de l'accessibilité et stratégies de cryptage, occultation et ostension.

3- Résolution

Quatre régimes énonciatifs de la modélisation interne :

* régime des marques subjectives >>> théories externes de la captation, de l'identification;

* régime des marques impersonnelles >>> théories externes des types et genres de discours ;

* régime stylistique >>> théories esthétiques

* **régime de la modélisation interne >>> méta-sémiotique scientifique**

Conclusion

Si on se limite seulement à la question des relations entre modèles “internes” et modèles “externes”, et ce à la fois pour les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, on aboutit

au fait que, puisque la localisation de l'activité de modélisation est variable, elle peut être située sur un axe gradué qui serait celui du *débrayage méta-sémiotique* ; il faut bien entendu maintenir la distinction entre les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, qui reposent les unes et les autres sur une activité de modélisation, mais qui tendent, l'une vers la spécification du modèle, et l'autre, à sa généralisation.

Dans le cas de l'externalisation d'une sémiotique connotative (par exemple : un registre de langue), on considérera que la modélisation a pour objectif de convertir de multiples variantes locales en une classe d'invariants, caractéristiques de l'idiolecte ou du sociolecte propres au texte. On peut alors distinguer trois situations, qui sont trois degrés du débrayage et du dialogue énonciatif:

(1) La sémiotique connotative "interne" se déploie comme un "style", un "ton", ou un "registre" caractéristiques du discours considéré.

(2) La sémiotique connotative "externe" sera accueillie dans des genres discursifs spécialisés, comme la *parodie* ou la *caricature*, qui ne peuvent être reconnus et appréciés comme tels qu'en référence permanente au texte de base, puisque c'est cette confrontation, entre deux usages du même modèle, et sous le contrôle de deux énonciations distinctes, qui rend perceptible la présence du modèle connotatif, et qui en dessine les propriétés et les particularités.

(3) La sémiotique connotative externe peut enfin devenir l'objet (le propos) d'un autre type de discours, à visée descriptive et analytique, par exemple sous la forme d'une étude stylistique.

En revanche, dans le cas de l'externalisation d'une méta-sémiotique (par exemple : une structure narrative, ou les options théoriques d'une poétique), la modélisation a pour objectif de convertir des invariants du texte considéré en variantes d'un modèle plus général, caractéristique de la théorie du domaine scientifique correspondant. On distingue là aussi trois situations hiérarchisées :

(1) La méta-sémiotique peut rester immanente au texte lui-même, sous la forme d'une activité de modélisation, qui aura par exemple un caractère "réflexif" ou "autonymique", et qui ne suppose qu'un dédoublement de l'énonciation du discours en deux plans.

(2) La méta-sémiotique externe peut d'abord être elle aussi accueillie dans des discours spécialisés, comme les "arts poétiques" (*L'Art Poétique* de Boileau), les préfaces (*Les Préfaces* de Racine pour l'édition de ses pièces de théâtre), et tous ces textes où les écrivains généralisent en quelque sorte leur pratique de l'écriture pour en faire une théorie cohérente. Là aussi, l'activité de modélisation ne peut être saisie que dans la confrontation entre le texte modélisé et texte modélisant, qui doivent être placés dans la perspective l'un de l'autre, pour que le texte d'origine reste lisible à travers le filtre du modèle.

(3) La méta-sémiotique prend enfin son autonomie complète dans le discours à visée scientifique, qui prend alors en charge le modèle, et le présente comme ce qu'il vise en propre, sans qu'il soit nécessaire de le maintenir dans la perspective d'un texte ou d'un ensemble de textes

particuliers. Si le discours scientifique fait référence à de tels textes, c'est alors, à l'inverse du cas précédent, pour y lire en filigrane la réalisation concrète du modèle.

La régularité de cette triplification incite à penser qu'elle traduit une régularité profonde du débrayage méta-sémiotique et du dialogue entre les énonciations ainsi dissociées, régularité qui serait donc commune à l'externalisation des sémiotiques connotatives et à celle des méta-sémiotiques :

(1) Le niveau 1 est celui de la *réflexion* :

la deuxième énonciation *réfléchit* le modèle de la première, à l'intérieur du même discours ;

(2) Le niveau 2 est celui de la *simulation* :

la deuxième énonciation *simule* le modèle de la première sous la forme d'un deuxième discours ;

(3) Le niveau 3 est celui de la *théorisation* :

la deuxième énonciation autonomise le modèle et le textualise directement comme *objet théorique* d'un deuxième discours.